NOUVELLE DÉCLARATION

DE LA

MORALE RÉPUBLICAINE,

OU

DES DEVOIRS DE L'HOMME

ET DU CITOYEN;

OBJET CONSTITUTIONNEL;

ET PROJET DE LOI

Pour la promulguer & lier par elle les opinions religieuſes & les cultes au ſoutien de la République ;

Par F. LANTHENAS, Député par le département de Rhône-&-Loire.

Imprimé d'après les décrets de brumaire, nivôſe & germinal.

Sans la Morale, que peuvent les lois ordinaires contre toutes les paſſions, tous les vices, tous les crimes qui n'ont de témoin que la Nature muette, qu'ils outragent, et celui qui s'y livre, qui les commet? (Ci-après, §. VI).

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
PRAIRIAL, AN III.

Les ſiècles du charlataniſme ſont paſſés ; — les lois n'ont pas beſoin de deſcendre du ciel pour ſe faire reſpecter ; — la Morale eſt ſéparée des dogmes : — ſur tout cela on eſt d'accord. Mais pour être recommandée, pour être enſeignée, pour être pratiquée, la Morale s'unira très-utilement à la BONNE FOI que la République honore.

L'État, intéreſſé à la double garantie que lui offre un cœur ſincère, quelle que ſoit ſa croyance (J. J. Rouſſeau, du Contrat-Social, liv. IV, chap. VIII), ne doit repouſſer que l'ambitieux hypocrite & le fanatique perturbateur : il doit laiſſer au Citoyen ſimple & modeſte le bâton qui ne lui ſert que pour mieux marcher. Il ſuffit que la route commune ſoit tracée, & que perſonne ne s'en écarte. C'eſt aux législateurs à l'ouvrir.

Que ceux-ci faſſent parler la vérité éternelle, la raiſon univerſelle, & par reſpect pour elles-mêmes, qu'ils n'ôtent point à quiconque ſuit ſtrictement les *devoirs du Citoyen*, l'appui dont il a beſoin, l'allure & le coſtume qui lui plaiſent ; qu'ils ajournent les plans, non de la philoſophie, mais du *philoſophiſme*, au moins juſqu'à ce que tous les hommes, s'il eſt poſſible, penſent *uniquement* d'eux-mêmes, ſuivent *purement* la raiſon, & ſoient vertueux *tout naturellement*, ou qu'ils aient *tous* perfectionné leur intelligence, au point d'embraſſer clairement, à chaque inſtant de leur vie, l'enſemble des *principes qui naiſſent de leurs rapports avec tout ce qui agit ſur eux*, & d'être capables, dans la tourmente de leurs paſſions comme dans l'abattement de leurs foibleſſes, de ſe diriger tout droit vers le réſultat le plus exactement déduit de ces principes.

Ci-après, paragraphe VII.

AVANT-PROPOS.

Le premier pas vers la *véritable liberté* eſt encore à faire. Chacun doit donc améliorer & reproduire, ſans ſe laſſer, le Plan pour y parvenir, dans lequel il a cru que nos efforts devoient ſe diriger.

Je le dois doublement, quand les principes que je n'ai ceſſé de développer (*), me paroiſſent, tous les jours avec plus d'évidence, les ſeuls qui puiſſent terminer heureuſement la révolution par un gouvernement vigoureux, baſé ſur l'égalité & repréſentatif.

J'ai beaucoup perfectionné *la Déclaration de la Morale-républicaine, ou des Devoirs de l'Homme & du Citoyen*, que je préſente aujourd'hui.

J'oſe donc prier avec inſtance tous mes collègues de la lire, de réfléchir ſur les motifs preſſans de la promulguer, & de faire enſuite toutes motions d'ordre néceſſaires, ſi leur ſentiment intime s'accorde avec le mien.

Je ne ſuis que le ſept cent quarantième de la Repréſentation-nationale. J'appelle l'attention,

(*) Voyez mon premier Ouvrage, *Inconvéniens du droit d'aîneſſe*, &c., publié en 89, commencé en 85 (v. ſt.) J'ai toujours eu le même langage comme la même conduite.

& de plus le concours de toutes les parties intégrantes qui, chez nous, compoſent le LÉGISLATEUR.

On bâtira ſur le ſable, ſi je puis ainſi m'exprimer, tant que tout ne partira pas de la raiſon ſeule, de la conſcience véritable de l'Aſſemblée repréſentative ; tant qu'elles ne correſpondront pas avec celles du peuple ; tant par conſéquent que les moyens de les développer, de les faire agir & de produire avec ſageſſe le réſultat de la combinaiſon de tous leurs élémens, ne ſeront point organiſés (**).

(**) Je n'ai ceſſé de demander cette organiſation depuis les premiers jours de notre ſeſſion. Les ennemis ſecrets de la liberté n'ont pas permis qu'elle s'effectuât ; & c'eſt à eux qu'il faut imputer tous nos maux, qu'elle auroit arrêtés ou prévenus. Quelques propoſitions qui y tendoient, ont été dernièrement renvoyées, par un *décret*, à des comités pour l'exécution : *on n'a rien exécuté.* D'autres décrets ont demandé un rapport ſur cette inexécution : *on ſe tait* !

J'ai entendu *Iſnard* (*en pluviôſe dernier*) développer, avec tout le feu de ſa vive imagination, les maux qui découlent de l'inorganiſation du Corps-repréſentatif. Il ſe promettoit d'expoſer à la Convention, des idées ſur ce ſujet, mûries par des réflexions profondes, qui lui étoient venues, diſoit-il, pendant ſes tribulations. Mais *rentré*, il n'en a rien communiqué : & il vient d'être *auſſi* envoyé en miſſion. Je doute cependant que le bien que ſon zèle opérera ſans doute dans le département où il va, égale jamais celui qu'il auroit fait à toute la République, en appuyant à la tribune des principes & des vues ſaines pour l'organiſation de la Repréſentation-nationale. C'eſt toujours là le premier pas à faire vers la République, vers la *véritable liberté*, vers le terme des nos maux. On les impute injuſtement à la révolution ; il faut les reprocher entièrement à la méchanceté humaine, qui s'y eſt amplement développée.

C'eſt en vain qu'on obtiendroit un ſuccès momentanée. Ce qui triompha hier eſt détruit aujourd'hui, ou le ſera demain : conſidération bien capable de calmer l'empreſſement humain que l'on a eu d'attacher ſon nom à des motions brillantes.

Le véritable Républicain eſt ſatisfait, s'il a préſenté ce qu'il croit utile, à une Aſſemblée choiſie, ſaine, organiſée, attachée à des principes, réfléchie dans ſa marche, éclairée dans ſes projets & conſtante à les ſuivre (***). Il ne cherche point à faire d'une maſſe inorganique d'hommes ce qu'il lui plaît, à l'entraîner, à peu de jours de diſtance, dans les ſens les plus contraires : le bien général eſt ſon unique objet, & il ſait qu'un bien ſolide ne peut jamais être le réſultat d'un pareil déſordre.

C'eſt une des raiſons qui m'ont porté à livrer ſeulement à l'impreſſion ce que j'offris dernièrement ſur les Fêtes décadaires & les Finances,

---

(***) Je le répéterai ſans ceſſe aux hommes qui affectent de ne pas concevoir la poſſibilité de la République, après ſur-tout les malheurs inattendus, qui ont flétri ou plutôt empêché ſes commencemens. Les aſſemblées générales de la ſociété des AMIS, de cette ſociété que le deſpotiſme a ridiculiſée, en lui donnant le ſobriquet de *Quakers*, délibèrent à Londres & à Philadelphie, au nombre de 900, 1000 & 1200 individus. Leurs débats calmes ſont uniquement réglés par le ſens intime de la raiſon & le ſentiment général des égards que les hommes ſe doivent mutuellement : & cette ſociété a rendu les ſervices les plus multipliés, ainſi que les plus ſignalés, à la cauſe générale des droits de l'homme & de la liberté des Peuples.

comme j'avois fait auparavant, dans d'autres circonſtances, de tout ce que j'ai alors publié. Je ne produirai pas davantage à la tribune le travail que je donne aujourd'hui ; c'eſt à la Convention, ſi elle le juge utile, à l'y faire lire. J'aurai fait mon devoir lorſqu'il ſera connu ; *j'aurai dit ce que je crois vrai*, *j'aurai propoſé ce que je crois mieux* : que mes collègues examinent ; ils feront ſans doute enſuite eux-mêmes ce qu'ils doivent.

Cette marche, qui ſeroit ſûre ſi la Convention étoit organiſée, n'eſt peut-être pas la meilleure aujourd'hui : peut-être s'accorde-t-elle trop avec ma répugnance naturelle pour paroître à la tribune. Mais elle ne m'eſt pas moins inſpirée par un deſir ardent du plus grand bien, & la crainte, en propoſant même le mieux, d'entraver le bien qui eſt poſſible.

Je voudrois que l'on ajoutât beaucoup à ce que je propoſe. Cela me paroît toujours très-facile pour d'autres : & je crois très-difficile, pour moi, de ne pas nuire, en parlant ſans concert, ſans accord préalable avec mes collègues, en préſence des ennemis de la République, qui aſſiſtent en perſonne à nos ſéances, ou à qui les journaux ſervent de cornets trop ſûrs pour les entendre à toutes les diſtances.

Nous éclairer mutuellement par des entretiens, des mémoires, & la voie de l'impreſſion ; réſoudre entre nous beaucoup de choſes ;

régularifer nos débats, & exiger toute la fageffe & la décence poffibles dans nos difcours & dans tous nos actes publics, font plus que jamais des moyens indifpenfables pour notre falut & celui de la République ! ! !

Je cherche à conformer ma conduite à ces principes que je crois fages. Je fouhaiterois feulement, que des moyens fuffent pris pour qu'elle ne foit pas un achoppement à des idées utiles. Mais plus je crois mes propofitions bonnes, plus je penfe la marche que je fuis, néceffaire. Je n'y tiens par aucun motif particulier; mais uniquement pour notre intérêt commun, pour l'intérêt général.

Combien tous nos ennemis fe font réjouis de nos grands & folemnels débats fur les finances ! combien n'en ont-ils pas profité ! Qu'ont produit d'utile ces débats, qui n'eût été plus fûrement obtenu autrement ? & que de maux, quelle ruine on auroit prévenus avec plus de fecret, plus d'habileté & plus d'enfemble ! — Un jour on le fentira ; mais alors il ne fera plus temps d'y revenir.

A-t-on publiquement difcuté les affaires diplomatiques ? Pourquoi cette diftinction pour les finances, comme pour les fubfiftances, quand tous les principes veulent, quand le fens-commun recommande, que la légiflation de ces parties foit délibérée avec prudence, &

qu'elles ſoient ſur-tout réglées par des arrêtés ſecrets du gouvernement ?

A la fin de la Révolution des États-Unis de l'Amérique, le coſmopolite avide, étranger à ces États, & l'égoïſte ſpéculateur, ingrat à ſa patrie, crièrent & firent crier auſſi, *très-haut*, ſur les PRINCIPES. En abuſant des principes & profitant des criſes qu'eux-mêmes dirigeoient, ils mirent habilement dans leurs mains toute la fortune publique ; & le défenſeur de la patrie, rentré chez lui, couvert de bleſſures, eut à ſupporter l'honorable pauvreté, & ſouvent même l'affreuſe indigence, près des plus injuſtes comme des plus inſolentes fortunes.

Cet exemple bien atteſté, bien connu, nous ſera-t-il inutile ? nous réveillera-t-il, quand tout annonce qu'il va chez nous ſe reproduire ? & ne trouvera-t-on des moyens de *juſtice*, que les favorables aux *fripons* ? Je le crains, ſi l'on continue une marche auſſi déſaſtreuſe qu'impolitique. Car la révolution apprend que les meilleurs conſeils de gouvernement ne peuvent point ſe donner à la tribune.

Il eſt temps, le ſalut public m'inſpire de le dire, que la Convention, dans le beſoin extrême qu'elle éprouve de mettre en elle-même & autour d'elle, de l'ordre, de l'enſemble, de l'harmonie, revienne ſur mes avis, qu'elle ſe porte à vouloir au moins les connoître & qu'on en faſſe l'épreuve. (25 *Floréal, an III.*)

DÉCLARATION
DE LA MORALE RÉPUBLICAINE,
OU
DES DEVOIRS DE L'HOMME ET DU CITOYEN.

PARAGRAPHE PREMIER.

Objet de cette Déclaration ; efforts précédens pour la faire proclamer.

DÉCLARER la Morale-républicaine, expofer les devoirs de l'homme envers l'Humanité, & ceux du citoyen envers l'Humanité & fa Patrie ; — donner aux vices & aux paffions de l'un & de l'autre ce contre-poids fi long-temps défiré ; — offrir même à leurs défauts & à leurs foibleffes un modèle parfait pour les redreffer & les corriger ; — affurer l'accord dans la République, par ce type commun donné aux vues, aux opinions & aux fentimens de tous les citoyens ; — en développant la Morale-publique, jeter les fondemens de la Conftitution républicaine fur la feule bafe folide de toute fociété & de tout gouvernement ; — ramener par ce moyen la foumiffion aux lois, l'ordre, le travail, la reproduction, la frugalité & l'économie, feules fources de la profpérité à laquelle nous afpirons ; — élever au milieu de nos triomphes le tableau de nos devoirs, pendant naturel de celui de nos droits, pour finir de dé-

montrer à tous les Peuples le véritable eſprit qui nous anime ; — faire de la déclaration de la Morale-républicaine un lien qui uniſſe à jamais toutes les opinions religieuſes, tous les cultes & la philoſophie ; — compoſer cette déclaration de ce que les opinions religieuſes, les cultes & la philoſophie, chez tous les Peuples, ont de meilleur & de commun ; — les réunir & les faire agir en un faiſceau, au ſoutien des principes de la liberté, pour répandre plus généralement ceux-ci, pour les mieux inculquer dans les eſprits, pour les mieux graver dans les cœurs ; — intéreſſer ainſi tous les bons citoyens, quelles que ſoient leurs opinions, à cette *Profeſſion-de-foi* purement civile, dont il appartient au ſouverain de fixer les articles (a) ; — par elle, caractériſer le bon citoyen, & exiger après, à tous les poſtes, des hommes capables, qui honorent la révolution & aſſurent la République ; — enfin, fonder une politique nouvelle, qui tourne au profit de la France, à l'achèvement de ſes glorieuſes deſtinées, tout ce que les ſiècles paſſés ont accumulé, tout ce que le nôtre ſe flatte d'avoir produit, pour le bonheur & pour l'amélioration des hommes (b) : tel eſt en partie le plan que je traçois pour la Convention nationale, dans les derniers mois de 92, au commencement de ſa ſeſſion, que je lui offris au mois d'avril ſuivant 93 (v. ſ.), (c) & que

---

(a) J. J. Rouſſeau, *du Contrat Social*, livre IV, chap. VIII. Elle peut & doit changer ſelon que varie la baſe des lois, le principe de l'utilité publique. Helvétius, *de l'Eſprit*, liv. II, chap. VII.

(b) Voyez ci-après la fin des paragraphes III & IV.

(c) Voyez : *Baſes fondamentales de l'Inſtruction publique & de toute conſtitution libre, ou Moyens de lier l'opinion publique, la morale, l'éducation, l'enſeignement, l'inſtruction, les fêtes, la propagation des lumières & le progrès de toutes les connoiſſances humaines, au Gouvernement-national-républicain.* Vol,

je n'ai point cessé de lui reproduire (d) malgré la lenteur des esprits à saisir le bien véritable, & les circonstances désespérantes dans lesquels nous nous sommes trouvés.

Pour exécuter ce plan, il falloit commencer par déclarer la morale que la République adopte, & dont tous les citoyens, mais sur-tout les fonctionnaires, doivent être pénétrés. Au mois de juillet 93 (v. s.), il y a déja près de deux ans, je présentai à la Convention le premier essai de cette déclaration, tel que je pus le produire au milieu des périls qui nous environnoient & qui pressoient ce travail. — J'osois en effet conjurer les mau xde ma patrie, avant que l'égarement, la folie, bien des vices, beaucoup de fautes, la perfidie, le crime & la confusion y eussent encore allumé les dernières torches de la guerre civile & de la dévastation.

Je proposai, immédiatement après, de consacrer la déclaration de la Morale-républicaine, & de faire *du 10 août suivant, un jubilé fraternel, une époque solemnelle de réconciliation générale entre tous les sincères republicains* ;— proposition que je développai dans un écrit de 80 pages (e). Les esprits de bonne-foi, les plus prévenus, la

---

de 190 pages, grand in-8°., petit caractère, distribué à la Convention nationale, vers le milieu d'avril 1793, & commencé vers novembre 92, six semaines après le premier jour de la session de la Représentation-nationale actuelle : ce que je note ici à dessein, pour que quelques personnes veuillent bien le remarquer.

(d) Voyez la seconde édition du même Ouvrage, vol. de 656 pages, & les huit projets de lois qu'il renferme, & qui sont encore, tout comme alors, à l'ordre du jour. Leur objet étoit d'organiser les parties fondamentales, préliminaires & indispensables pour élever, au milieu des circonstances d'alors, avec méthode & certitude, une constitution républicaine, DÉMOCRATIQUE, *véritablement possible & durable.*

(e) Voyez *Écrits & Discours composés pour la Convention*

respectèrent : mais personne, parmi ceux à qui il appartenoit de la relever, ne voulut ou n'osa prendre la parole pour l'appuyer à la tribune, malgré les plus pressantes sollicitations que je fis auprès de plusieurs d'entre eux.

§. II.

Suite des premières tentatives faites pour obtenir la promulgation d'une déclaration de la Morale-républicaine.

Ce mauvais succès ne me découragea point; je démontrai, dans un écrit offert à la Convention les premiers jours du mois de septembre suivant, la nécessité de lois censoriales & de tribunaux particuliers pour les appliquer. Je fis voir que cette institution étoit indispensable dans le régime républicain, pour empêcher les querelles, les défauts, les vices & les fautes des individus, de tourmenter la patrie, de se tourner en crimes, ou de finir même par faire juridiquement massacrer des hommes précieux, des patriotes innocens ou malheureux & point criminels (f).

---

nationale, par F. Lanthenas, &c. Paris, à l'imprimerie rue du Theâtre-Français, n°. 4. *Vendémiaire*, l'an 2 de la République française, où se trouve réuni tout ce que j'avois donné à la Convention à cette époque, excepté l'écrit du milieu d'avril 93, que l'on ne put y joindre. Celui que je cite particulièrement ici, eut pour objet de prévenir les malheurs de Lyon, & d'arrêter le cours des divers attentats qui appeloient la guerre civile sur tous les points de la République.

(f) *J. P. Piqué*, *Boucher-Saint-Sauveur*, *Raffron*, *Jean-Debry*, membres de la Représentation nationale, ont également démontré, dans divers écrits, l'indispensable nécessité d'instituer des lois censoriales pour conserver la République. Il est impossible d'avoir été témoin de tous nos malheurs, & de ne pas convenir, si l'on réfléchit sur leurs causes, que ces lois, si elles avoient été

Je donnai en même temps le projet d'organiſation de ces lois cenſoriales & de leurs tribunaux, baſé ſur la déclaration de la morale républicaine, dont ce projet mettoit en plus grande évidence le beſoin, & n'étoit que la ſuite (g). Mais je ne fus pas mieux ſecondé; pas une ſeule voix ne ſe fit entendre à l'appui de mes principes & de mes demandes: la tyrannie s'organiſoit, & autour de moi, les uns étoient déja terrifiés, tandis que les autres ne s'étonnoient que de mon activité, ou blâmoient même diveſement ma hardieſſe.

Je préparois cependant encore alors la ſeconde édition de l'écrit que j'avois donné à la Convention au milieu d'avril 93 (v. ſt.). Cet écrit, aidé d'un haſard heureux, avoit forcé mes ennemis d'ajourner envers moi le projet de vengeance dans lequel ils m'avoient enveloppé. Je faiſois entrer dans cette ſeconde édition la matière de tout ce que j'avois donné depuis à la Convention. Il en réſultoit un enſemble qui préſentoit mes principes, mes vues & mes propoſitions plus rapprochées: & j'en eſpérois un bon effet ſur les eſprits égarés, qui pouſſoient à l'échafaud les plus malheureuſes & les plus innocentes victimes

---

portées, en place de celles de ſang qui fondèrent le tribunal révolutionnaire, auroient préſervé la République de tous les maux qu'on lui a faits & de tous les périls qu'elle a courus.

Cette vérité me porte à obſerver ici qu'on devroit, le plutôt poſſible, ſubſtituer à ce tribunal celui de Cenſure-nationale, que j'ai propoſé, & dont on peut voir l'organiſation dans les ouvrages cités plus haut. Que d'individus auroient été préſervés, les uns de la mort, & les autres du crime, ſi ce tribunal ſalutaire eût exiſté!

(g) Voyez dans le Recueil cité plus haut: *Cenſure publique, ou Néceſſité de confier à un certain nombre de citoyens inſtruits & vertueux, choiſis & périodiquement renouvelés par la Nation, la ſurveillance des mœurs, de la morale & de l'inſtruction publique*, &c.

de la révolution. Mais la tyrannie, en les faisant enfin périr, mit alors le comble à ses attentats, au moment même où cet ouvrage alloit paroître (vers le milieu d'octobre 1793 v. st.). On le garda pour de meilleurs temps; c'est celui que je n'ai pu offrir à la Convention, malgré la révolution du 9 & 10 thermidor, qu'au commencement de nivôse dernier. Il a été distribué à plus de la moitié de ses membres (h).

A la tête des huit projets de lois, très-développés, qui le terminent, j'ai une seconde fois placé, comme

---

(h) Je l'ai cité plus haut, note (d), page 9.

C'est une chose qui n'a pas été remarquée, & qui mérite bien de l'être, pour l'histoire de la *rétrogradation* de l'esprit humain dans les révolutions faites par la violence, que la lenteur avec laquelle, après le 9 thermidor, on revenoit du systême du terrorisme. Il a fallu laisser le temps à ceux qui, contraints de se défendre eux-mêmes, ont si heureusement agi contre les tyrans, de se dépouiller chaque jour, pour ainsi dire, d'un préjugé ou d'un faux principe; & aux autres, de regagner chaque jour un degré de plus de confiance, de vigueur, d'ensemble & de lumières.

Deux mois après cette mémorable journée, je n'avois encore pu obtenir la mise en liberté d'un seul individu dans le département où je suis né (la *Haute-Loire*), un des plus patriotes de la République, & où le terrorisme avoit cependant trouvé à exercer toutes ses fureurs, & à peupler de vastes & nombreuses bastilles; — deux mois après cette mémorable journée, sollicitant la mise en liberté de T. PAYNE, renfermé & malade depuis plus d'un an au Luxembourg, j'étois repoussé avec une dureté & un orgueil qu'il me seroit impossible d'exprimer. — Plusieurs mois après cette mémorable journée, ayant développé dans un Écrit, & énoncé à la Convention les vrais principes sur la révolution du 9 thermidor; ayant indiqué les moyens de la consolider, sans faire reculer d'un pas la cause de la liberté, sans l'affoiblir; ayant franchement dit ce que je pensois de l'existence devenue monstrueuse de la société des Jacobins, on me proscrivoit encore publiquement, & on me laissoit proscrire, par ces hommes qui n'ont été entièrement désabusés ou démasqués que le 12 *germinal*.

pour leur servir de base, la déclaration de la morale républicaine. Le desir de mettre quelque borne au systême d'athéisme des *Hébert* & des *Chaumette*, me fit pousser trop loin les changemens que je fis alors à cette déclaration; je tentois de concilier les opinions les plus extrêmes. Je voulois par-là leur conserver à toutes la liberté illimitée qui leur est garantie comme un des droits inaliénables de l'homme. Car, pour redresser les mouvemens dangereux imprimés à la révolution par ses fanatiques & ses ennemis, j'ai cru, je l'avoue, qu'il falloit des moyens adroits & une conduite soutenue, plutôt que l'inertie ou l'emportement, lorsque sur-tout leur torrent grossi étoit devenu trop impétueux, & ne pouvoit plus être arrêté par la foible opposition de quelques individus. Malheureusement, j'ai seul suivi avec constance ce plan: & mes efforts isolés n'ont pu épargner à la patrie aucun des maux qu'on prévoyoit, & qui n'ont fait qu'empirer par les moyens contraires qu'on a voulu prendre pour les prévenir.

Depuis le 9 thermidor je n'ai cessé d'appliquer à cette révolution mes vues & mes principes; j'ai développé les objets particuliers les plus importans qui ont paru à la discussion (1), & tout m'assure que la République n'auroit

---

(1) Mon premier Écrit, depuis le 9 thermidor, eut pour objet de proposer les moyens qui me paroissoient les meilleurs de consolider cette révolution. Je le fis imprimer à mes frais; il fut tiré à deux mille exemplaires. Il parut en *vendémiaire*, ainsi qu'un pamphlet, sous le titre de *Nouvelles considérations sur le caractère de Robespierre*, par le SENS-COMMUN, à la fin duquel je prédisois aux Jacobins d'alors, les suites qu'auroient leur obstination & leur égarement extrême.

Je donnai à la Convention un troisième Écrit en *nivôse* dernier, sur l'institution des Fêtes décadaires. Je prévoyois bien tout ce qui en empêcheroit le succès: je le dis au comité d'instruction pu-

point éprouvé de nouvelles ſecouſſes, ſi l'on avoit marché dans la voie que je me ſuis appliqué à ouvrir.

Je reproduis la déclaration de la Morale-républicaine, baſe eſſentielle de tout ce que j'ai cru dans tous les temps préliminaire & important. Les deux rédactions que j'en offre aujourd'hui, ſont très-différentes des premières; je les ai tellement méditées, tellement retravaillées, que j'en ai fait un ouvrage tout nouveau, & c'eſt ce qui me fera pardonner d'y revenir.

Elles ont même reçu, des circonſtances pendant leſquelles je me ſuis, à diverſes repriſes, adonné à ce travail, une empreinte qu'il eſt bon de leur conſerver. Elle eſt propre à graver dans les cœurs une averſion plus profonde pour la tyrannie, à donner à tous les eſprits plus de juſteſſe pour la reconnoître, & à imprimer aux citoyens un caractère plus énergique pour la terraſſer.

Que de fois j'ai cru tenir le moyen de ſauver la liberté! Seul, au milieu de la campagne, le printemps dernier, je m'occupois avec ſécurité à le méditer, agité par ces élans délicieux, que Rouſſeau a ſi bien peints. Tandis que nos tyrans, continuellement aſſiégés par la terreur, qui de leurs victimes refluoit ſur eux, dictoient leurs proſcriptions toujours plus ſanglantes, & qu'à chaque inſtant je pouvois dire avec preſque tous mes malheu-

---

blique; je le dis à la Convention, & je n'en fis point d'éclat à la tribune.

Le quatrième qui ſuivit celui-ci, traitoit du même objet.

Enfin le cinquième fit aux finances une application de mes moyens & de mes principes. En faiſant cette application, j'eus l'intention d'en démontrer la fécondité. Ces divers écrits ſe trouvent réunis chez Maret, au palais Égalité, ſous ce titre : *Meſures de ſalut public contre les obſtacles intérieurs à l'établiſſement de la République, &c.* Ils ſont ſuite avec tout ce que je donnerai juſqu'à ce que la République ſoit organiſée.

reux collègues : A ce moment ils inſcrivent mon nom (k).

Le 9 thermidor, que j'ai concouru avec tant de mes collègues à amener, par mes entretiens continuels avec eux, par ma conduite & mes écrits, eſt enfin arrivé ; mais la tyrannie n'a pu être auſſitôt abattue. Occupé contr'elle, j'ai remis de jour en jour de repréſenter un projet & un travail que les hommes vicieux mépriſeront, que les malveillans repouſſeront, & que les méchans chercheront à ridiculiſer. Cependant, accueilli avec indulgence, il a beſoin encore d'être apprécié avec maturité, dans le plus grand ſilence de toutes les paſſions, dans l'éloignement de tous les préjugés, & avec le ſeul amour de l'humanité, le ſeul intérêt de la patrie.

§ III.

Utilité & caractère des deux nouvelles rédactions que je propose de la déclaration des devoirs de l'homme & du citoyen.

Des deux rédactions de la déclaration de la Morale-républicaine que je préſente ici, l'une, plus conciſe, eſt le ſommaire de l'autre, à laquelle elle répond exactement, article par article. En admettant la première, la ſeconde doit la ſuivre comme ſon explication. La mémoire retiendra facilement l'une ; l'eſprit & le cœur ſe nourriront mieux dans l'autre. On récitera celle-là, on lira celle-ci : toutes les deux ſerviront de texte aux inſtructions,

(k) Le temps viendra peut-être où je dirai auſſi ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, ce que j'ai ſenti ; où j'expoſerai avec ſincérité les véritables motifs de ma conduite à toutes les époques de la révolution ; — mais ce ſera, ſi je le puis, lors ſeulement que la République ſera conſolidée.

aux exhortations publiques, de base aux institutions nécessaires pour les organiser; & chacune aura son utilité particulière.

On ne pensera pas qu'une déclaration des devoirs puisse être renfermée dans la même étendue que celle des droits, & doive offrir la même secheresse. Quand on aura lu celles que je propose, j'ose croire qu'on ne les trouvera point trop longues, & que l'on cherchera seulement les améliorations à y faire.

En traçant ce que je n'offre encore que comme un essai, voici quel est le but où j'ai tendu, l'esprit qui m'a conduit, le sentiment qui m'a animé.

Je me suis représenté la dégradation profonde, que l'homme a subie depuis sa première origine. J'ai vu l'homme à peu près méconnoissable dans la vie sauvage, comme dans la société, jusqu'à présent uniquement organisée par la violence & le hasard. Pénétrant ensuite les diverses causes de cette dégradation, je me suis élevé à l'idée de l'amélioration graduelle, dont l'homme paroît susceptible (1). J'ai vu le chemin de cette amélioration, dans celle de l'organisation sociale; & celui de celle-ci, principalement dans celle des individus.

D'après cela, j'ai voulu recueillir dans les principes & les maximes de morale, chez tous les peuples, ce qu'il y a

---

(1) Voyez sur la perfectibilité de l'homme l'ouvrage posthume de notre collègue Condorcet : *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain.* Paris, chez Agasse, rue des Poitevins, n°. 18, Ouvrage inspiré par un sentiment profond, indestructible, de la possibilité & du desir d'améliorer les hommes, conçu & écrit sous le glaive de la mort, dont poursuivoient son auteur les barbares les plus capables de faire douter de la perfectibilité humaine. Il contribuera plus, par cette circonstance, à faire chérir la mémoire de cet ami de l'humanité, que tout ce qu'il a produit dans sa vie, une des plus utiles & des plus laborieuses.

de

de plus propre à élever l'amour naturel de chacun pour soi-même, vers le desir le plus ardent de se perfectionner, à inspirer le courage nécessaire pour y réussir, & à faire persévérer toute la vie dans cette généreuse ardeur.

Je me suis donc, pour ainsi dire, placé au sommet de toutes les opinions religieuses. J'ai de-là choisi ce qui leur est commun à toutes avec la philosophie ; & j'ai renfermé dans le premier titre de la Morale républicaine ce qui m'a paru le plus capable d'élever l'homme au sentiment sublime de ce qu'il peut être, & de le soutenir dans toutes les circonstances à cette hauteur, sans cependant rien admettre dont le philosophe, le sceptique le plus difficile puisse être mécontent, & dont les hommes pieux de toutes les religions, & dans tous les pays, ne puissent généralement convenir.

Dans le titre second, j'ai présenté l'homme à lui-même, tel que l'a fait la nature, dégradé par l'ignorance, par la barbarie & l'esclavage, régénéré par les lumières, les principes & la liberté, perfectionné par des habitudes conformes aux loix de son organisation, intéressé par l'amour de lui-même à l'amélioration de l'art social ; amélioration qui seule peut le conduire à ces habitudes heureuses, desquelles la sienne propre, individuelle, son bonheur & même sa longévité dépendent.

Dans le titre troisième, je place l'homme vis-à-vis de ses semblables ; je lui offre pour modèle le meilleur Citoyen dont j'ai pu me former l'idée. Je lui présente d'abord ses vertus héroïques, nécessaires pour l'élever sans cesse hors de lui-même & l'attacher inébranlablement aux principes. Viennent ensuite ses vertus civiles, ses vertus domestiques, moins éclatantes, mais non moins utiles, non moins nécessaires. Plus communes, je montre celles-ci plus indispensables pour le bonheur : mais plus pures, plus élevées, j'accorde aux autres la première estime, pour l'intérêt même de la patrie. Car les hommes

ont besoin d'être excités par le génie de la vertu, d'être encouragés par l'exemple de l'héroïsme, d'être sans cesse remontés vers les principes que les vices & les foiblesses de l'humanité les portent sans cesse à abandonner. Ainsi le Citoyen détaché de lui-même pour l'amélioration des hommes, pour la liberté & la prospérité de sa patrie, pour le bonheur de tout ce qui l'entoure, paroît ici le chef-d'œuvre de la Nature, le chef-d'œuvre du Tout-puissant : le plus perfectionné de tous les êtres, je le montre aussi le plus jouissant.

Telle est la base sur laquelle je propose d'élever ensuite les institutions nécessaires pour organiser la morale, l'instruction, les exhortations, les lectures publiques, l'éducation, l'enseignement & les fêtes ; — les lois censoriales & leurs tribunaux ; — la surveillance & l'encouragement des bonnes mœurs ; — la direction de l'opinion publique dans les principes de la liberté & du véritable intérêt de l'état ; — la garantie des bonnes mœurs & des bons principes, celle du gouvernement & des citoyens paisibles, contre la liberté illimitée de la presse ; — la correspondance entre le Corps-représentatif & le Peuple ; — la fraternité entre la République & toutes les assemblées de citoyens sous des opinions particulières, unies à l'ordre public, pour l'encouragement des bonnes mœurs ou l'expension & les progrès des connoissances humaines ; — enfin le centre où doivent se réunir les fils de toutes ces parties, pour les faire agir avec ensemble & vigueur, dans le seul sens de l'intérêt de l'état (m).

(m) Voyez le développement de toutes ces parties & les projets de lois pour les organiser, dans la seconde édition de l'ouvrage : *Bases fondamentales de l'instruction publique*, &c. cité plus haut, notes (d) & (e). Pour les lectures publiques,

§. IV.

Des divisions de la Morale-républicaine; Importance & objet de la première division.

On reconnoît, dans la division que j'ai adoptée de la Morale, celle qu'en ont faite *Dalembert* & d'autres philosophes. La nature des choses m'y a conduit, sans les consulter. Il est simple, en classant les devoirs qui lient les hommes, de rapporter les uns à eux-mêmes ou à leurs semblables, & les autres à ce qui est hors de leur propre existence. Ce qui divise naturellement la *morale*, en morale *domestique*, en morale *civile* ou *politique*, & en morale *philosophique*.

Cette dernière partie, la morale *philosophique*, est celle qui m'a paru devoir, aujourd'hui, lier & réunir, sous l'heureuse influence d'une république nouvelle, les opinions religieuses & les cultes, en un faisceau, au soutien des principes dont le bonheur individuel, la liberté & la prospérité des sociétés dépendent: & c'est pour cela que je l'ai mise en tête de la déclaration de la Morale républicaine.

Cependant, elle a paru à beaucoup d'esprits la moins solide & la moins importante; quelques-uns même la confondant bien à tort avec des opinions qu'ils vouloient détruire, ont nié qu'elle fût, plus qu'elles, fondée dans la nature de l'homme & celle de la société; opinion que je dois ici réfuter, sous le rapport seul de la législation.

Déduire la Morale, de nos rapports à un Être-suprême,

---

cet entretien, cette correspondance si nécessaire entre la Représentation nationale & le Peuple; voyez en outre l'Écrit que j'ai donné depuis le 9 thermidor, sur les *Fêtes décadaires.*

réunion & source de toute perfection, de tout principe, sujet d'un dogme & objet d'un culte quelconque, comme les philosophes les plus profonds, les amis de l'humanité les plus réfléchis & les plus ardens l'ont cru nécessaire, ou la faire dériver de la connoissance seule & parfaite des rapports de l'homme avec ses semblables, comme le veulent les philosophes superficiels, conduisent *spéculativement* au même résultat. Aux yeux du simple législateur, l'un est une méthode synthétique, l'autre une méthode analytique de construire l'ensemble des principes & des devoirs sociaux, sur lequel l'homme en société doit modeler sa conduite. Mais l'expérience a trop appris que la dernière n'est ni la plus sûre, ni la plus facile, ni la plus douce, ni peut-être la plus naturelle de faire régner la morale parmi les hommes (n).

(n) Je le demande : les scélérats & les hommes égarés, qui, dans chaque point de la République, les uns dans un sens, & les autres dans un autre, ont secondé & secondent encore les ennemis de la révolution, sont-ils de ces hommes simples qui aiment, qui respectent véritablement la foi de leurs pères ? Comme on l'a si justement remarqué, ne sont-ils pas, au contraire, de ces hypocrites détestables, qui ne revêtent le masque de la religion, que pour renverser la liberté, ou de ces hommes horribles, qui se mettent & affectent de se dire au-dessus de tous les préjugés, excepté de ceux de l'immoralité & du crime ? La facilité avec laquelle toutes les tyrannies trouvent en un instant, sur toute la surface de la République, une armée de suppôts, se verroit-elle, si l'espèce humaine étoit véritablement aussi bonne que des philosophes l'ont prétendu ?

Je dois le dire : je commence à croire qu'il n'y a point trop de la *loi* & de la *morale*, de toutes les deux mises en action avec une égale vigueur, pour neutraliser les inclinations perverses, dont une foule d'individus reçoivent la disposition avec la vie, en naissant, pour leur malheur, de parens vicieux ; disposition fortifiée & accrue ensuite par la dépravation générale, de cette manière, toujours croissante.

Pourquoi ne ſuivrions-nous donc pas une route battue par tous les légiſlateurs, la ſeule praticable que montre l'hiſtoire ? C'eſt de lier la Morale en un ſyſtême très-ſimple, qui parle à l'imagination des hommes, qui ſatiſfaſſe, qui touche leurs cœurs, qui les ébranle, qui les entraîne à ſe dévouer au bien de leurs frères, au ſalut de leur patrie, au ſecours des malheureux, à l'amélioration d'eux-mêmes & de leurs ſemblables, avant que le raiſonnement les convainque, qu'en ſe ſacrifiant, ils ne ſont que céder à leur propre intérêt *bien* entendu.

J'ai auſſi vécu avec des philoſophes, & j'ai vu de près la révolution. Je réitère ici une déclaration que j'ai ſouvent faite, & que je renouvellai ſur-tout au comité d'inſtruction publique, quand on y délibéroit ſur l'inſtitution des fêtes décadaires. Les expériences morales que j'ai faites, ont beaucoup affoibli ma confiance ſur la poſſibilité de mieux organiſer l'harmonie ſociale, par une morale publique toute philoſophique, que par une morale publique ſoutenue des opinions religieuſes; ſur la poſſibilité de terminer plus heureuſement la révolution par cette philoſophie vague, laiſſée ſans action, que par le ſecours d'une doctrine répandue, organiſée, reſpectée & reſpectable. En effet, puiſée directement à ſa ſource & élaguée de toute ſuperſtition, ne paroît-elle pas à ſes ennemis eux-mêmes une des plus pures, & n'offre-t-elle pas alors la baſe la meilleure & la plus ſolidement aſſiſe, au gouvernement républicain, national & repréſentatif, fondé ſur l'égalité ?

Qu'on prenne donc enfin les choſes telles qu'elles ſont encore; — les hommes, même les hommes regardés comme inſtruits, avec leur ignorance & leurs paſſions, d'où réſulte leur égale férocité; — la ſociété avec ſes combinaiſons, & la complication de maux qu'engendrent ſes inévitables imperfections : & alors il ſera plus facile

de s'entendre sur les moyens praticables d'établir & de maintenir l'harmonie sociale.

Dirai-je que l'homme est un composé de fibres tendres & sensibles, qui, en dépit de la philosophie même la plus exercée, le ramènent, à des époques de sa vie, aux opinions religieuses qui le réjouissent ou le consolent? Dirai-je que, peut être, pour qu'il ajoutât à la force de sa raison celle qu'il puise dans ces opinions, la Nature l'entoura de merveilles; — qu'il est à lui-même un mystère inconcevable; — que son esprit répugne aux abstractions; — que son cœur a besoin d'appui, & sa raison d'un guide (o)?

Peindrai je, en preuve, le philosophe abandonné de la nature entière & sans appui supérieur, luttant toujours inégalement avec l'injustice & l'infortune? Eleverai je en opposition, bien au-dessus de lui, l'homme le plus simple, fort de la pureté de son cœur, de sa confiance dans un Être Suprême, & de sa fidélité à ce qu'il croit ses devoirs envers lui?

Déploierai je le tableau de l'histoire, pour prouver les bons effets de la religion consolatrice? Dirai-je comment, du miel le plus pur que répand sa douceur, le despotisme, la tyrannie seule, compose les sucs empoisonnés de l'intolérance, du fanatisme & de la superf-

---

(o) Je voudrois exposer ici toutes les croyances superstitieuses dans lesquelles j'ai surpris les hommes qui se disoient le plus dégagés de préjugés. Mais tout le monde n'a-t-il pas vu trois charlatans, *Cagliostro*, *Mesmer* & *Robespierre*, faire dupes une multitude de prétendus philosophes, dans des circonstances & des classes de la société très-diverses?

A ce moment, un nouvel enthousiaste ne prédit-il pas à Londres ce que tous les politiques savent, *l'humiliation prochaine de la fière Albion*? La cour s'épouvante, la ville admire; & cependant, ce que prédit ce prophète n'est-il pas plus distinctement encore écrit dans la nature des choses & dans les événemens?

tition ; & comment les lumières & la liberté rendent à la religion sa pureté native ? Enfin, demanderai-je ce qu'est, au fond, l'homme avec l'orgueil philosophique, & ce qu'il produit avec ses passions, sa légèreté, son égoïsme que cet orgueil ne fait communément qu'exalter ? & pour le montrer, expliquerai-je, avec vérité, les causes secrètes des malheurs de notre révolution ?

Je pourrois distinguer les sentimens religieux des opinions religieuses, puisque, dans l'origine, celles-ci n'étoient la plupart autre chose que l'explication des phénomènes de la nature (*p*). Je pourrois montrer les sentimens religieux dominans dans tous les pays libres, & l'athéisme ne desséchant généralement les cœurs que dans ceux où règnent l'esclavage & la tyrannie. Enfin, je pourrois ainsi facilement justifier, comme naturels, les sentimens religieux de l'homme, puisqu'ils sont universels, par-tout permanens malgré les révolutions, & souverainement utiles.

Mais je me bornerai à dire qu'il faudroit infiniment simplifier l'existence de l'homme dans la société ; — diminuer ses besoins ; — retrancher bien des jouissances non accessibles à tous, & malheureusement levier actuel, unique du travail ; — assurer la paix universelle ; — réduire tous les arts utiles à des mécaniques, & proscrire tous ceux qui ne sont pas essentiels à la vie (*q*) :

(p) Notre collègue Dupuis, député par le département de Seine-&-Oise, a fait un Ouvrage qui est prêt à paroître, lequel mettra dans la plus parfaite évidence cette proposition.

(q) Les anciens avoient un grand mépris pour ceux qui s'adonnoient exclusivement aux travaux des arts mécaniques. L'estime que méritent les arts utiles, & le sentiment des droits de l'humanité ont détruit, chez nous, ce préjugé. Cependant on ne peut nier que les ouvriers uniquement & constamment adonnés à certains travaux, n'aient leurs facultés intellectuelles très-

alors, les rapports de l'homme étant faciles à déduire, ses loisirs considérables, remplis par la méditation, & son intelligence chez tous également cultivée, les bonnes mœurs, les bons principes sociaux pourroient être suffisamment conservés, par le moyen seul de la raison, par la lumière seule de la philosophie.

Mais l'art social est-il perfectionné à ce point ? s'il peut l'être, le sera-t-il de long temps ? Non, sans doute. Il est donc bien impossible d'employer, pour lier & conserver la société, une méthode qui exige, comme condition essentielle, cette perfection. Elle l'exige, non pas seulement en théorie, mais essentiellement en pratique, avec le plus haut degré du développement de l'intelligence humaine, qu'elle suppose dans chaque individu : & peut-être la simplicité, qui seroit la perfection de l'art social, excluroit-elle un développement de notre intelligence, aussi parfait, aussi général.

Il sera, si l'on veut cependant, toujours utile d'avancer cette théorie. L'ouvrage, & sur-tout le systême d'instructions d'exhortations publiques, qui pourroient développer la morale d'après les rapports seuls de l'homme, & en l'appuyant sur ses seules facultés intellèctuelles, seront toujours précieux à recueillir. Mais, quand l'art social, suffisamment perfectionné *dans sa pratique*, appelleroit une semblable théorie, elle devroit être familière

---

retrécies, & que ce ne soit là un obstacle considérable aux progrès de l'art social. — On pourroit le faire disparoître par de sages réglemens. Car pourquoi ne réuniroit-on pas, autant qu'il est possible, les travaux d'un même genre ? Et pourquoi, pendant ces travaux, n'instruiroit-on pas ceux qui les exercent ? On conçoit que ce seroit facile, si l'on vouloit. Mais cet objet montre, comme mille autres, quelle action, quelle importance il faudroit avoir donnée à l'organisation de la Morale & de l'Instruction publiques !

à tous les esprits, avant que l'on dût se réduire à elle seule, pour mettre & tenir en harmonie le Corps-social.

Jusques-là, s'il est jamais possible d'y arriver, le plan naturel que je propose depuis long-temps, est le seul qui puisse mettre un terme à nos maux; & il est malheureusement celui qui a été le plus tard développé, & qui, peu connu, peu apprécié, s'est aussi fait le moins de partisans. Il avanceroit cependant la véritable philosophie, qui réunira un jour tous les hommes : & il marqueroit aussi heureusement la fin du dix-huitième siècle, que celle de notre révolution; deux époques qui seront, j'ose l'espérer, heureuses pour l'humanité, quoi qu'en disent leurs détracteurs (*r*).

Ce plan consiste, en effet, à réunir les hommes sous *l'étude & la contemplation de la Nature*, dans laquelle ils sont déja tous disposés à chercher les premiers fondemens de leurs opinions, de leurs croyances, de leur religion, quelles qu'elles soient; à les faire correspondre ensemble comme des frères; à former de leur union un faisceau indestructible, au soutien des principes qu'ils reconnoissent tous également pour les fondemens du bonheur public & privé; enfin, à les faire marcher ensemble, au moyen du point fixé auquel leur union seroit attachée, vers l'amélioration de chaque individu, la perfection de l'art social, le progrès & l'expension de toutes les connoissances humaines.

(r) La liberté de la presse, depuis le *9* thermidor, a laissé répandre un écrit plein du venin d'un de ces détracteurs. Mais j'y trouve, page 14, en deux lignes, sa propre réfutation. « Dès l'origine, dit *Mallet du Pan*, (dès l'origine de la révolution) *la majorité des mécontens* avoit PLACÉ SON SALUT dans L'EXCÈS DU MAL ». Aussi ont-ils produit à toutes les époques les maux qu'on reproche au *siècle*, à la *philosophie*, à la *révolution*, & qui cependant sont bien le fait de leurs ennemis les plus acharnés.

Ganganelli vouloit bien, dit-on, réunir toutes les sectes chrétiennes. L'humanité lui sait gré de ce dessein qu'une profonde politique lui inspiroit probablement plus qu'elle. Mon plan embrasse une plus grande étendue : & pour le remplir, notre République réunit des forces & des moyens que n'avoit point le pontife de Rome pour réaliser le sien. La France n'est-elle pas déja, depuis long-temps, le centre des arts, des sciences & de la philosophie des peuples ? Que la philosophie, fondatrice de notre liberté, cause première de notre révolution, après avoir heureusem nt sapé la superstition des prêtres, ce ciment des trônes, respecte maintenant la bonne foi, le lien des citoyens. Qu'elle exige de ceux-ci la soumission aux lois & l'attachement aux principes. Du reste, s'ils sont sincères dans leurs opinions, qu'elle n'en méprise, qu'elle n'en repousse, qu'elle n'en persécute aucune; qu elle fasse de tous les moyens qui lient la morale à l'ordre public, un rempart contre la *dépravation* & la *tyrannie*, & qu'elle attende patiemment que le temps, l'instruction, l'amélioration individuelle & la perfection de l'art social, réunissent un jour tous les hommes, au sein de la vérité, tout près de la Nature, où elle sera cachée jusqu'à ce que la corruption soit moins profonde & moins générale.

C'est ainsi que notre République concilieroit parfaitement, & très-utilement pour elle, la philosophie avec la politique, ces deux choses chez tous les autres peuples, communément si contraires.

§ V.

Réponse à ceux qui ont empêché que l'on fît rien pour la morale, objet vraiment constitutionnel.

Je ne m'arrête point ici à réfuter l'opinion erronée de ceux qui regardent comme inutile de rien faire pour la

morale, prétendant qu'elle se forme par la législation.

Cela est vrai sans doute, dans ce sens, que la législation doit établir par des lois précises ce qui est nécessaire pour l'institution de la Morale publique. La Morale publique peut & doit alors être considérée comme une partie essentielle de la législation : & c'est pour cela qu'il faut préciser, qu'il faut promulguer ses principes qui animent le Corps-social, comme on a fixé, comme on a publié les principes politiques & civils, qui le constituent.

C'est de cette promulgation solemnelle qu'il s'agit ici ; c'est à voir si l'une ou l'autre des deux déclarations de la Morale républicaine que je propose, ou les deux ensemble, remplissent cet objet, que doit consister, l'examen que l'on en fera.

Les lois, les institutions qui sont ensuite à élever sur cette base, viendront après. Première ou seconde colonne de la République (s), comme on le voudra, on peut au moins assurer que la déclaration de la Morale républicaine doit supporter une partie de l'édifice de la Constitution, si l'on veut qu'il soit durable. Cette colonne n'est pas moins indispensable que celle qu'on a depuis si long-tems élevée seule auparavant : c'est son pendant symétrique. La déclaration des droits appeloit celle des devoirs, dès le premier jour qu'on proclama la première. Mais la confusion mise dans les principes, comme dans les personnes & les choses, par les efforts violens

---

(s) Une autre déclaration, qui feroit la troisième colonne de la constitution, & que je crois nécessaire, quoi qu'en ait dit *Merlin* (de Douai), séance du 4 floréal dernier, c'est celle du droit des gens, qui fixeroit invariablement les rapports de la République avec tous les autres peuples, organiseroit la fraternité avec eux, préviendroit les guerres injustes, & baseroit la justice de sa résistance contre toute oppression étrangère.

que l'ariſtocratie fit pour renverſer celle-là, empêchèrent de porter la moindre attention ſur l'autre ; & cela préciſément parce que ceux qu'on croyoit ennemis de la liberté, affectoient d'en parler, & qu'ils parurent n'en parler qu'avec perfidie.

Le jour de la déclaration de la Morale républicaine eſt marqué dans les événemens par la providence. Elle conduit viſiblement la régénération de l'eſpèce humaine, malgré tout ce que lui oppoſe notre perverſité. De ce jour ſeul, nous conſoliderons la République, en lui donnant un point d'appui qui lui manque. Sur cette déclaration, la Repréſentation nationale par de ſages lois, & le gouvernement par leur exécution, feront agir le levier le plus puiſſant, donné par la nature pour faire marcher les hommes vers leur bonheur & leur amélioration.

La Morale fut le plus ſolide ſoutien des gouvernemens injuſtes : ſon objet eſt le bonheur, la liberté, & l'amélioration de l'homme. Détournée de ſon but par la ſuperſtition dont les prêtres l'enveloppoient, ce qui aſſocia les prêtres à ces gouvernemens, la morale ainſi altérée put cependant ſeule faire durer des ſiècles cette alliance impie du trône & de l'autel. Et quand il s'agit de fonder un gouvernement juſte, de faux principes, des préventions, des préjugés répandus par les ennemis de la liberté pour l'empêcher de ſe conſolider, détourneront-ils d'employer la Morale dans l'organiſation de ce gouvernement? elle qui doit être eſſentiellement l'eſprit vivifiant, l'ame conſervatrice, le ciment inaltérable de toutes les parties de ſa conſtitution !

La Morale, comme loi générale, comme loi univerſelle, ſera la première partie des lois de la République que nous fondons ; tandis qu'elle ne peut faire partie des lois des états deſpotiques. Un Peuple parfaitement libre ne reçoit rien que de la raiſon ; un Peuple eſclave a toujours des dieux pour légiſlateurs. La

Nature & les principes réunis dans l'Auteur des choses, qu'il reconnoît, dictent au premier sa morale; celui-ci reçoit la sienne comme quelque chose de surnaturel, qu'il ne lui est pas permis d'examiner. La Morale de l'un est pleine, entière, sans altération, & va droit au soutien & à la défense des droits de l'homme; celle de l'autre est partiale, altérée, détournée, pour masquer la tyrannie, pour consacrer l'esclavage.

La Morale chez tous les deux supplée le magistrat; c'est elle qui, la première, plie les cœurs au joug des lois. Sans elle, en effet, comme on l'a tant dit & répété, que peuvent les lois ordinaires, contre toutes les passions, tous les vices, tous les crimes qui n'ont de témoins que la nature muette, qu'ils outragent, & celui qui s'y livre, qui les commet?

Les lois ordinaires, par exemple (& cet exemple est bien sensible en ce moment), sont forcées de faire respecter la cupidité, l'avarice la plus insatiable, parce qu'elles sont contraintes de protéger tout ce que cette infame passion accumule, cache, accapare: & cela, à cause du principe essentiel de la *propriété*, sans lequel la société n'existeroit point comme elle est, & sans le respect duquel, telle qu'elle est, elle tomberoit bien vîte dans la confusion, & subiroit les plus grandes calamités. Mais la morale, cette première loi, cette doctrine qui précède toutes les lois, est là, quand elle règne, (*malheureusement elle est anéantie chez nous*), qui défend avec efficacité le pacte, l'intérêt social. Elle parle à l'usurier, à l'égoïste, à l'agioteur avide; elle lui reproche à chaque instant ses turpitudes; elle le touche, elle le ramène de sa cupidité excessive. Il rachète alors, par quelque bien, le mal qu'il a fait; & l'indigent, le malheureux en sont au moins soulagés. Quelquefois il tourne tout-à-coup au profit de la société entière la fortune dans laquelle il s'est trop complu; & des monumens

utiles ouvrent de nouveaux canaux de reproduction & de profpérité. Mais toujours au moins, la Morale eft-elle encore là, qui préfide à la diftribution de l'eftime ou du blâme public. Elle retient par ce lien les ames viles, qui fe livrent à cet excès funefte. Sans elle on s'y abandonneroit avec bien moins de frein, & l'on fe détruiroit les uns les autres, par ce feul vice, avec plus d'acharnement, que les animaux le plus féroces n'en mettent contre les efpèces dont ils font leur proie.

La Morale & les opinions religieufes, la Morale & les prêtres du defpotifme, ces prêtres & la Religion véritable, celle *d'un cœur fincère plein de l'amour de fes femblables*, font enfuite des chofes bien différentes. Une grande erreur, une faute bien funefte, s'il n'y avoit pas de la perfidie, a donc été celle de ceux qui, comparant toute organifation, pour la Morale & l'inftruction publiques, à cette organifation qu'on appella *clergé*, ont fait rejeter, par les dénominations abfurdes & ridicules de *rolandifme*, de *modérantifme*, &c., tout ce qui tendoit à faire agir avec méthode & fyftême, pour les feuls intérêts de la République, ces parties importantes, feules capables de l'établir & de la conferver (t).

(t) J'ai fans ceffe combattu ce travers inconcevable. On peut voir comme je le réfutois, en préfence de la tyrannie, dans l'écrit cité plus haut, note (h), *Cenfure publique*, &c.

L'établiffement de la République a probablement tenu à la force morale, organifée par le zèle de quelques citoyens, dans les premiers mois de 1792, fans qu'ils fe doutaffent de la puiffance de leurs moyens. Mais à peine née de ce zèle pur, les paffions l'égarèrent, & le crime la pervertit. Elle eft tombée dans les mains des tyrans renverfés le 9 thermidor; & fi la caufe de la liberté rétrograde aujourd'hui, c'eft que ceux qui gouvernent devoient tout faire pour organifer promptement cette partie effentielle. Mais bien au

Le clergé fut une inſtitution mortifère : elle étoit organiſée par le deſpotiſme & remplie par ſes eſclaves. Son objet étoit d'empêcher le peuple de penſer à ſa misère, & de ſonger à ſes droits. L'organiſation de la Morale publique eſt au contraire une inſtitution vivifiante, organiſée par la nation, & remplie par des citoyens formés pour elle, comme ceux qui ſe deſtinent aux autres emplois de la ſociété ſont néceſſairement inſtruits pour eux.

Son objet, bien loin d'être celui d'énerver & d'endormir le Peuple, eſt de remettre ſans ceſſe les Citoyens ſur la véritable route de leur liberté & de leur bonheur, en leur rappelant ſans ceſſe leurs devoirs, en leur en montrant ſans ceſſe la liaiſon avec les principes, en fortifiant ainſi les bonnes mœurs, les heureuſes habitudes qui conſervent ſeules la liberté, en améliorant par-là les individus, & en faiſant arriver, par leur amélioration, l'art ſocial au plus haut degré de perfection où il puiſſe atteindre.

C'eſt ainſi que le fer qui aſſaſſine, eſt dans la main de l'artiſte habile, un inſtrument ſalutaire, & que le poiſon qui tue, devient auſſi, par lui, un remède héroïque, qui rappèle des portes du tombeau. Tout dépend du mode & de la méthode. C'eſt au légiſlateur à les trouver pour l'objet dont il eſt ici queſtion.

---

contraire, ils la laiſſent toujours repouſſée par les mêmes préjugés, la proie de tous les ambitieux & fanatiques, qui veulent en exploiter la partie de l'opinion publique pour conduire à leur gré les événemens.

§. VI.

Néceſſité d'organiſer la Morale publique.

Si ce qui précède ne démontroit parfaitement la nature indiſpenſable de cette partie importante, vraiment conſtitutionnelle, & peut-être malicieuſement omiſe dans la conſtitution, je pourrois expoſer maintenant la multitude de ſympthômes fâcheux, qui en démontrent le beſoin & accuſent déjà trois aſſemblées repréſentatives de n'avoir rien fait pour elle.

Faute de Morale, faute de moyens pour la faire agir, voyez la corruption, l'égoïſme & la lâcheté, l'ignorance barbare & l'abus des lumières, la cupidité uſuraire & la profuſion, enfin un relâchement général, inconcevable, nous menacer dans chaque partie d'une prompte diſſolution.

Faute d'inſtruction, faute de moyens de répandre celle qui conviendroit à chaque circonſtance, voyez les Citoyens égarés par un faux zèle, tour-à-tour contraire, ſenſibles à leurs maux particuliers & inſenſibles aux maux de la patrie, transformés par la vengeance & la fureur de régner, en ennemis d'eux-mêmes & de leur pays.

Faute de Morale & d'inſtruction publiques, faute des inſtitutions ſalutaires qui en dépendent, voyez le gouvernement ſans garantie, ſans liens, ſans force, & le char de la révolution variable dans ſa marche, toujours incertain dans ſon but : voyez ceux-mêmes qui doivent les conduire, manquer de vues ſaines, de réſolutions fortes, de conduite conſtante, de courage inaltérable, de dévouement parfait (u).

(u) Je ne puis réſiſter à l'idée de placer ici, ſous les yeux du lecteur, un paſſage frappant de Platon.

Cet illuſtre philoſophe qu'on ne lit point aſſez, qu'on affecte

Il est temps que la cause de la liberté ait sa politique, & qu'elle offre une doctrine pure aux esprits ardens,

---

même de faire passer pour un rêveur, parce qu'il a fondé sa morale & sa politique sur des principes qui mettent un frein puissant à la dépravation humaine ; ce sage législateur, qui connoissoit bien les hommes & les gouvernemens, après avoir parlé des faux sages qui se jettent dans les bras de la philosophie par l'appât des titres, des honneurs & des places qu'elle peut leur procurer, continue ainsi :

« Il reste pourtant encore un petit nombre de vrais philo-
» sophes, d'esprits élevés, que l'éducation a perfectionnés, qui,
» retirés dans quelque solitude, doivent leur persévérance dans
» l'étude de la sagesse au soin qu'ils ont pris de s'éloigner des
» corrupteurs, ou qui se consacrent à l'étude de la philosophie
» par le mépris qu'ils font, avec raison, des charges publiques.
» Or, parmi ce petit nombre, ceux qui goûtent & qui ont goûté
» la douceur & le bonheur qu'on trouve dans la possession de
» la sagesse, convaincus de la folie du reste des hommes, & du
» désordre introduit dans les États par ceux qui se mêlent de
» gouverner (il veut parler de ces prétendus sages avides d'hon-
» neur, de places & d'argent) ; voyant d'ailleurs qu'il n'est
» personne qui voulût les seconder dans les efforts qu'ils feroient
» pour tirer la justice de l'oppression, *se regardent comme étant*
» *au milieu d'une multitude de bêtes féroces dont ils ne veulent*
» *point partager les injustices, & à la rage desquelles ils*
» *essaieroient en vain de s'opposer.* Sûrs de se rendre inutiles
» à eux-mêmes & aux autres, & de périr avant d'avoir pu rendre
» quelque service à la patrie & à leurs amis ; pleins de ces
» réflexions, ils se tiennent en repos : & comme un voyageur
» accueilli d'un violent orage, s'estime heureux de rencontrer un
» mur pour se mettre à l'abri de la pluie & des vents ; de même,
» voyant que l'injustice règne par-tout impunément, ils mettent
» le comble du bonheur à pouvoir conserver dans la retraite leur
» cœur exempt d'iniquité & de crimes, *passer leurs jours dans*
» *l'innocence, & sortir de cette vie avec une conscience tran-*
» *quille & remplie des plus belles espérances* ». PLATON, livre VI, tome II, page 109 de la traduction de *Grou*.

Voilà de grandes & tristes vérités dont il n'est pas un Français qui ne puisse faire l'application aux époques générales & aux

enthousiastes, les moins occupés d'intérêts sordides, & les plus généreux, qui, dans toutes les opinions, en sont les fanatiques, comme les soutiens. La révolution a besoin de les conserver attachés à ses véritables principes. Faute de diriger à temps & d'apprécier avec justice ceux qui l'ont suivie, beaucoup, guidés uniquement par leur faux zèle & leur imagination, au lieu d'être utiles, ont été au contraire infiniment nuisibles. Dupes de toutes les erreurs fomentées par les ennemis de la liberté, ils ont, tantôt dans un sens & tantôt dans un autre, précipité la patrie dans les plus grands périls, quand ils croyoient la servir avec le plus héroïque abandon. Les fripons & les traîtres en ont presque toujours fait leurs complices. Mais la révolution & les vrais amis de la liberté doivent les distinguer.

Un gouvernement juste ne doit point souffrir d'avoir contre lui ces individus de bonne foi, capables de dévouement & d'enthousiasme. Ils sont en tout temps, mais particulièrement après une révolution comme la nôtre, les défenseurs naturels de ce gouvernement contre les malveillans, l'égoïsme & la corruption qui tendent sans cesse à le miner. Il faut donc que le gouvernement de la République ait des moyens de se les attacher & de les diriger dans le véritable sens de la liberté & de la prospérité publique.

Cet objet, chez un peuple libre, mérite une attention

---

circonstances particulières de la révolution, mais sur-tout à la dernière tyrannie, la plus abominable dont l'histoire fasse mention, & aux causes qui l'ont produite. C'est à la Convention de faire qu'elle ne se reproduise plus à l'avenir, en profitant des leçons de l'expérience. Qu'elle s'applique donc enfin à moraliser une révolution qui n'a, pour ainsi dire, eu jusqu'à présent de but que la destruction des bons principes, vers laquelle ses ennemis & ses amis semblent l'avoir à l'envi précipitée.

journalière; car ces individus dont autrement les fripons & les traîtres s'emparent, font l'aliment des agitations & l'inftrument des révolutions violentes, qui ne peuvent jamais fervir que l'ufurpation & la tyrannie (x).

Le feul moyen de terminer heureufement tous nos maux, de conferver la liberté, de maintenir la République, de fonder un gouvernement & de déjouer les dernières efpérances trop vifibles des ennemis de la liberté & de l'égalité, c'eft de finir avec vigueur par où, à mon avis, il falloit commencer le premier jour même de la révolution : c'eft de rappeler tous les Citoyens à eux-mêmes, & de les faire remonter à la fource des devoirs & des principes auxquels la nature des chofes attache leur bonheur commun & individuel; c'eft de les y tenir fans ceffe élevés, malgré tout ce qui tend à les en faire décheoir; c'eft d'organifer la partie fyftématique du gouvernement, deftinée à les inftruire, à les exhorter, à les furveiller, à les faire récompenfer ou punir par l'opinion; c'eft enfin, de profiter de tous les avantages de la force morale, que les amis de la vraie liberté, de la régénération de l'homme, offrent vainement, depuis trois ans, de confier à notre République.

Que la repréfentation nationale s'occupe enfin d'appliquer ce remède à nos maux, & dans fes mains les effets en feront prompts & fouverainement efficaces.

Par un fyftême d'inftruction & d'exhortation concordant avec la liberté, elle moralifera, dans le fens de la République, la nation qui fe conftitue par fon organe en peuple libre, comme les légiflateurs les plus

(x) C'eft cette vérité que je m'étois principalement appliqué à démontrer dans l'écrit cité plus haut, note (e), deftiné, quand il fut publié, à arrêter les défaftreufes conféquences du 31 mai. Voyez : *Motifs de faire du dix août*, &c.

fameux de l'antiquité, par un syſtême d'inſtruction & d'exhortation concordant avec le deſpotiſme, ont moraliſé, dans le ſens de la ſervitude, les peuples qu'ils conſtituoient en eſclavage (y).

Pour remplir cet objet auſſi ſimple que naturel, il faut que la Conſtitution renferme les premiers élémens de l'organiſation de la Morale publique ; & la première choſe qu'il y ait à faire, c'eſt de déclarer la Morale républicaine.

(y) Que de motifs de travailler avec d'autant plus d'ardeur qu'on a perdu plus de temps ! Si l'on ne ſe hâte, les maux paſſés, trop préſens encore, m'en font redouter de plus affreux dans l'avenir. Je vois la guerre ſe renouveler avec plus d'acharnement que jamais, entre les riches & les pauvres, au moment où nos volontaires rentreront. Car, fondateurs de la République, comment ſupporteront-ils dans l'intérieur la pauvreté à laquelle les condamnent d'avance leur patriotiſme, nos fautes en finance & l'avidité uſuraire dont nous ſommes témoins ? Si on ne les guide par la morale la plus ſublime miſe en action, ne s'enflammeront-ils pas d'indignation, en voyant comment la fortune publique aura été indignement envahie par des étrangers avides & par nos égoïſtes agioteurs ?

Les ennemis de la liberté ont indiqué les meilleures armes dont les patriotes avoient à ſe ſervir. Quel bruit n'ont-ils pas fait de la *propagande ?* Jamais elle n'exiſta que dans leurs cerveaux fêlés & quelques écrits. Eh bien ! que l'idée de cette force morale, qui les a tant épouvantés, nous faſſe au moins employer chez nous & pour notre ſalut celle que nous pouvons puiſer dans le cœur du Français, naturellement porté vers la liberté & l'amélioration de l'art ſocial.

Les colonies vont changer leur exiſtence : un peuple nouveau naît aux droits de l'humanité. Que de vues s'offrent à l'eſprit pour ſa moraliſation ! Mépriſe-t-on cet objet ? on eſt dans l'aveuglement. Le laiſſera-t-on au haſard ? on ſe prépare des regrets. Voyez ce que j'ai développé ſur ce ſujet dans l'écrit : *L'Amiral (apologiſte de la traite des noirs) réfuté par lui-même ;* par un ami des blancs & des noirs. Mars 1790.

D'après ces vues & ces principes, on appréciera la déclaration que je propose, & l'exposition des devoirs de l'homme & du citoyen, plus développée, qui la suit. Celle-ci, je le répète, est le catéchisme de l'autre, destiné à porter plus rapidement son influence sur les mœurs, sur les habitudes communes.

Il est inutile de déclarer à combien d'égards elles ont besoin de changer pour accorder l'exercice & la conservation de la liberté avec le bonheur public & privé. Cet accord seul peut l'affermir; il dépend essentiellement de nos mœurs, de nos habitudes communes : c'est donc sur elles que doit se porter la première attention des législateurs qui sont appelés à fonder la République.

Les amis de la liberté savent & sentent bien que les habitudes fortes, plus rapprochées de la nature, qui sont nécessaires à l'exercice & à la conservation de la liberté, constituent bien mieux le bonheur individuel, que les habitudes molles & factices, qu'ils conservent malgré eux-mêmes : mais ce n'est point assez de savoir & de sentir cette vérité, pour se régénérer, pour se réformer.

L'objet le plus difficile du travail du législateur, & le plus nécessaire, c'est celui de changer les mœurs de la nation qu'il institue. Pour s'en convaincre, il suffiroit de réfléchir sur les efforts & les moyens qu'employèrent, dans ce dessein, les fondateurs des institutions sociales qui ont eu le plus de caractère & de durée.

Il n'est donc pas étonnant que l'enthousiasme seul n'ait pu opérer dans nos habitudes anciennes ces changemens si nécessaires. Pour les produire naturellement & sans subversions, ce n'étoit point trop des premiers élans de la révolution, que les erreurs des patriotes, les piéges de leurs ennemis & les crimes des scélérats soudoyés par eux, n'ont que trop ralentis, après les avoir totalement

dépravés. Maintenant même, la liberté & ses apôtres succomberont bientôt, si l'on ne ressuscite bien vîte, & si l'on ne fait agir avec la plus grande vigueur, cette force morale qui fit seule notre révolution, & qui contribua aussi le plus aux succès des anciens législateurs.

§. VII.

Conclusion ; effet prodigieux de l'exemple que donneroit la Convention, si elle se régénéroit elle-même, en régénérant les individus qui la composent.

Je finis par une réflexion sommaire, parfaitement calquée sur ce que les circonstances, le temps & les besoins du peuple me semblent exiger.

Les siècles du charlatanisme sont passés, les lois n'ont pas besoin de descendre du ciel pour se faire respecter ; la Morale est séparée des dogmes : sur tout cela on est d'accord. Mais, pour être recommandée, pour être enseignée, pour être pratiquée, la Morale s'unira très-utilement à la *bonne foi* que la République honore.

L'Etat même, intéressé à la double garantie que lui offre un cœur sincère, quelleque soit sa croyance (z), ne doit repousser que l'ambitieux hypocrite & le fanatique perturbateur. Il doit laisser au citoyen simple & modeste le bâton qui ne lui sert que pour mieux marcher. Il suffit que la route commune soit tracée, & que personne ne s'en écarte. C'est aux législateurs à l'ouvrir.

Que ceux-ci fassent parler la vérité éternelle, la rai-

(z) J. J. Rousseau, du Contrat-Social, liv. IV, chap. VIII.

ſon univerſelle, & par reſpect pour elles mêmes, qu'ils n'ôtent point à quiconque ſuit ſtrictement *les devoirs du Citoyen*, l'appui dont il a beſoin, l'allure & le coſtume qui lui plaiſent; qu'ils ajournent les plans, non de la philoſophie, mais du *philoſophiſme*, au moins juſqu'à ce que tous les hommes, s'il eſt jamais poſſible, penſent *uniquement* d'eux-mêmes, ſuivent *purement* la raiſon, & ſoient vertueux *tout naturellement ;* ou qu'ils aient tous, ſous un gouvernement parfait, perfectionné leur intelligence, au point d'embraſſer clairement, à chaque inſtant de leur vie, *l'enſemble des principes qui naiſſent de leurs rapports avec tout ce qui agit ſur eux*, & d'être capables dans la tourmente de leurs paſſions, comme dans l'abattement de leurs foibleſſes, de ſe diriger tout droit vers le réſultat le plus exactement déduit de ces principes.

Prétentions, eſpérances vraiment chimériques! juſqu'à quand ſéduiront-elles les imaginations? Juſqu'à quand dirigeront-elles notre politique, & verſeront-elles ſur la France les maux accumulés de pluſieurs ſiècles?

Quel ſort eſt donc celui de l'humanité? Elle ne quitte une erreur que pour en reprendre une autre? Entourée de lumières, les préjugés alors même l'obsèdent. Ceux de la philoſophie ne lui auront pas été les moins funeſtes: mais au moins, leur paſſage devroit il être le plus court.

Ah! ſi la Convention, recueillie en elle-même, après avoir fait ſon examen, vouloit un jour, à tout prix, expier toutes ſes fautes, il ſeroit temps encore. Amis ſincères de la patrie, amis ſincères de la liberté, ſoutiens de l'égalité, eſpoir de la République, réveillez-vous, développez-en avec moi les moyens!

La déclaration de la Morale républicaine une fois

consacrée, tous les fonctionnaires, & par-dessus tous, les membres de la Représentation-nationale fixeroient sur elle leurs yeux, & feroient effort pour y conformer leur conduite. Bientôt de bons exemples produiroient une heureuse émulation. Ce qui paroît impossible, deviendroit praticable & seroit ensuite aisé. Les révolutions changent les esprits & les caractères. On peut aussi bien les faire tourner au bien qu'au mal : tout dépend, comme je l'ai dit, du temps, des moyens, du mode & de la méthode. On feroit l'essai de la *Censure*; on en régleroit par la loi, on en adouciroit par elle, tant qu'on voudroit, l'effet : il suffiroit que son action se fît sentir; & bientôt on verroit la Représentation nationale prendre une nouvelle vigueur, se dépouiller de sa vieille robe, & rajeunir.

Malheur à ceux qui n'appercevroient pas la possibilité d'une vie nouvelle de la Représentation nationale, & ses effets sur tout le Corps politique, avant qu'elle puisse faire juger tous ses membres accusés, & se faire remplacer ! Malheur à ceux qui, ne sentant pas le besoin de cette vie nouvelle, la taxeroient de chimère, & appelleroient folie mes efforts pour la créer ! Il est inutile de parler, d'écrire pour ceux-là.

Quant à ceux qui ne cessent de soupirer après la régénération que la révolution avoit promise, & qui s'est tellement reculée, bien loin d'avoir fait quelques progrès, ceux-là sans doute saisissent ici l'ensemble de ma pensée. Ils voient parfaitement ce que produiroit un plan de régénération véritable, qui commenceroit par la Représentation nationale, & s'étendroit graduellement, par un mode infaillible & systématique, sur toute la République, en prenant les Citoyens, pour ainsi dire, un à un, & les régénérant par une doctrine pure & par une discipline nouvelle.

Puiſſe la déclaration de la Morale que je propoſe, paroître digne de ſervir de baſe à cette régénération ! Il n'eſt pas un principe, pas une maxime, pas un ſentiment que je n'aie long-temps médité & réfléchi, avant de l'y inſcrire. J'ai peſé, pour ainſi dire, chaque parole, & preſſenti l'impreſſion de chaque phraſe. Je me ſuis élevé bien au-deſſus de moi-même : mes ſentimens, mes opinions, mes propres habitudes ont dû diſparoître. J'ai modelé un ſujet immortel ; il m'enflammoit ; mais, nouveau Pygmalion, il m'eût fallu ſon génie !

Chaque trait que j'ai haſardé, prêtera ſans doute à une critique ; je m'y ſuis expoſé, je la deſire : je ne la préviendrai pas. Comme j'ai cependant juſtifié plus haut un des caractères les plus importans de l'ouvrage que je produis, je veux parler des rapports de l'homme à un Etre ſuprême, & à cauſe des préjugés épais qui obſcurciſſent ces rapports, je finirai par le ſentiment, ſur ce ſujet, de *Socrate* & de *Platon*, ces génies ſi ſupérieurs.

« Adreſſons, dit celui-ci, à ceux dont l'eſprit eſt gâté par de tels principes (ceux de l'athéiſme), cette inſtruction paiſible : prenons à part quelques-uns de ces libertins, &, étouffant tout mouvement de colère, diſons-lui doucement : Mon fils, vous êtes jeune ; avec l'âge vous changerez de ſentiment ſur bien des choſes, & vous en prendrez de contraires à ceux où vous êtes aujourd'hui ; attendez juſqu'à ce moment pour prononcer ſur l'objet le plus important de la vie : ce que vous regardez maintenant comme de nulle conſéquence, eſt en effet ce qu'il y a de plus intéreſſant pour l'homme, je veux dire d'avoir ſur la Divinité des idées juſtes, d'où dépend ſa bonne ou ſa mauvaiſe conduite. Et d'abord je ne crains point qu'on m'accuſe de menſonge, lorſque je vous dirai à ce ſujet une choſe digne

de remarque, qui eſt que ni vous ni vos amis n'êtes point les premiers à penſer comme vous faites ſur le compte des dieux, & que de tous les temps il y a eu tantôt plus, tantôt moins de perſonnes attaquées de cette maladie. Sur quoi je puis vous aſſurer, pour en avoir été témoin par rapport à pluſieurs, qu'aucun de ceux qui dans leur jeuneſſe ont cru qu'il n'y avoit point de Dieu, n'a perſiſté juſqu'à la vieilleſſe dans ce ſentiment. Si donc vous m'en croyez, vous ſuſpendrez votre jugement, examinant mûrement la choſe, juſqu'à ce qu'il vous paroiſſe avec évidence ſi elle eſt telle que vous penſez, ou autrement; & vous conſulterez là-deſſus les autres, le *légiſlateur* ſur-tout. Durant tout cet intervalle, ne ſoyez point aſſez hardi pour vous livrer à aucun ſentiment impie touchant la Divinité; car il eſt du devoir du légiſlateur d'eſſayer dès aujourd'hui, & dans la ſuite, de vous inſtruire ſur ce qu'il y a de vrai à cet égard (aa) ».

Socrate! Platon! ce ſont des *fanatiques* & des *viſionnaires*, dira quelqu'un. Ils croyoient en Dieu! ils enſeignoient qu'il falloit reſpecter l'opinion religieuſe du peuple! ils favoriſoient celle des peines & des récompenſes dans une vie à venir! ils eſtimoient cette opinion utile, eſſentielle même à l'ordre de la ſociété & au bonheur de tous les hommes! ils ne penſoient pas qu'un légiſlateur dût jamais, pour cette raiſon au moins, être contraire à une croyance auſſi utile! il leur paroiſſoit que l'homme de bien y puiſera toujours de bons motifs, de la force, des conſolations dans l'adverſité, de la modération dans la proſpérité, du bonheur dans toutes les ſituations, & qu'elle ne rendra jamais miſérables que les méchans;

(aa) Platon, Loix, liv. X, tom. II, pag. 245 de la traduction de Grou.

les méchans qu'une juſte terreur ne ſauroit trop environner !

C'eſt aſſez aujourd'hui, peut-être, pour diſcréditer ces anciens vénérables, & quiconque prétendroit s'étayer de leur autorité. N'importe : je les cite hiſtoriquement; &, ſous ce rapport, les préjugés qui verſeroient ſur eux le dédain & le mépris, feront naître ſans doute ici une foule d'utiles réflexions.

Les principes de la civiliſation & du gouvernement ſont toujours les mêmes. Pour les avoir méconnus, quels pas précipités l'on a faits vers la barbarie! Qu'offre la révolution ? un combat effrayant de vices & de paſſions contraires, entre les individus comme les claſſes de la ſociété, qui pourra bien maintenant faire établir la République, mais qui eſt incapable de la conſerver (1).

Les Goths & les Vandales qui ravagèrent autrefois l'Europe, revivent dans tous ces hommes dont l'eſprit & le cœur, ſans guide & ſans culture, ont pris le *terroriſme* pour la liberté. Le *philoſophiſme* ne guérira point cette maladie qui nous conſume, lui qui concourut à la produire : mais la Morale & l'inſtruction publiques, guidées par la véritable philoſophie, unies aux opinions & aux cultes religieux, en ſeroient le remède efficace.

---

(1) Le SANS-CULOTTE, dépravé par les *traîtres*, les *usurpateurs* & les *brigands*, finit par ne voir dans l'établiſſement de la République que l'envahiſſement du bien des RICHES; tandis que ceux-ci qui n'ont, en général, conçu & admis de la révolution que ce qui leur eſt favorable, aujourd'hui ne défendent la République que pour ſe garantir. Qu'attendre de cet état de choſes, ſi rien ne l'améliore ? des chocs continuels, &, un jour ou l'autre, une uſurpation, une tyrannie nouvelle.

DÉCLARATION

DES DEVOIRS DE L'HOMME

ET DU CITOYEN.

La Convention nationale de France, pénétrée de l'harmonie qui règne dans l'univers, certaine qu'un ordre immuable régit le monde moral comme le monde physique, & que les principes éternels auxquels cet ordre est soumis, sont précisément ceux de la Morale universelle ;

Considérant que sans morale il n'y eut jamais de bonheur durable ni de prospérité, & voulant donner aux destinées du peuple français la base la plus solide, déclare, en son nom, les Devoirs de l'Homme & du Citoyen.

TITRE PREMIER.

Rapports supérieurs de l'homme à Dieu & à la Nature ; devoirs qui en résultent.

ARTICLE PREMIER.

HOMME!

Vois la source de la bonne morale dans les lois harmoniques de la nature ; cherche tes devoirs dans tout ce qui t'environne & au fond de ton cœur : écoute la voix intérieure de ta conscience ; qu'elle soit le principe & le guide de tes actions.

I I.

Que les merveilles de l'univers faſſent jaillir les premières étincelles de ta ſenſibilité & de ta raiſon; qu'elles adouciſſent ton cœur; qu'elles l'ouvrent à la moralité; qu'elles le rendent reconnoiſſant.

I I I.

Étudie les lois de ton exiſtence; fonde ſur elles les arts utiles : que ces arts te nourriſſent, te vêtent, te couvrent, te protégent, te perfectionnent; qu'ils te rendent heureux.

I V.

Examine, nomme, décris, claſſe tous les êtres qui frappent tes regards; éprouve toutes les ſubſtances qui t'entourent; découvre la marche des cieux; cultive & parcours la terre; échange ſes produits; recueille par-tout les inventions utiles & les bons exemples.

V.

Que la contemplation de la Nature multiplie tes perceptions, aggrandiſſe ton eſprit, rectifie tes ſentimens, guide & anime ton ſens intime; qu'elle t'apprenne à vivre content & heureux.

V I.

Dirige-toi ſans ceſſe vers l'amélioration de ton être; qu'elle te rapproche de la vertu, t'éloigne du vice, te retire de la corruption, t'affranchiſſe de l'eſclavage.

V I I.

Que l'idée de la perfection ſoit ton modèle; qu'elle

dirige ta volonté & te distingue de la brute ; qu'elle développe ton génie, excite tes talens, échauffe ton cœur ; qu'elle t'inspire l'amour le plus vif de tes semblables ; qu'elle te fasse arriver à la plus sublime vertu.

VIII.

Que l'étude de l'harmonie des êtres éclaire en toi cette idée de la perfection. Sources du beau, sources du bon, qu'elles fassent ensemble ton bonheur, jusque dans l'infortune, & rappellent de la barbarie le sauvage le plus cruel, le vandale le plus outré.

IX.

Quelque forme, quelque couleur que tes opinions religieuses leur donnent, qu'elles soutiennent en toi la vertu, seul fondement de l'ordre social à l'abri des passions humaines, des révolutions & du temps.

X.

Élève ta raison, ton esprit & ton cœur à la Cause première de ce qui est : rapporte-lui ton existence, ta vie, ta pensée, ton intelligence ; vois en elle tous les biens, la suprême perfection.

XI.

Que la Nature soit pour toi un livre où tu apprennes à connoître ce premier Moteur, le Dieu de tous les peuples, l'objet de tous les hommages, la base de toutes les opinions religieuses. L'univers est son temple ; un cœur pur, son autel ; de bonnes actions, son culte.

X I I.

Quelque opinion que tu embrasses, écoute les mêmes inſpirations, obéis aux mêmes devoirs, arrive aux mêmes réſultats : fais le bien, évite le mal ; ſois content de ton ſort ; eſpère pour tes ſacrifices & tes peines, redoute pour tes fautes, de juſtes compenſations.

X I I I.

Vois la juſtice éternelle également immuable dans les lois de la nature & dans les décrets de la providence : porte tes regards plus loin que la proſpérité du méchant & les malheurs de l'homme juſte.

X I V.

Regarde comme une ſuite de l'ordre éternel, la bonté récompenſée & la méchanceté punie, le contentement du cœur pur & les regrets du cœur coupable, le calme de l'un & le déſeſpoir de l'autre, dans le préſent & l'avenir.

X V.

Fidèle à la raiſon, marche ſans détour dans le ſentier de la vertu : ſeul ou dans la préſence du grand témoin, agis avec ſimplicité, conformément à ta nature : n'aime, ne ſuis que ce qui eſt digne de ton amour, de ton eſtime.

X V I.

Fortifie ton ſens intime par d'heureuſes habitudes, & conſulte-le ſur ce qui peut dégrader ton être, le corrompre ou bien l'améliorer.

XVII.

A la fin d'une vie ſans tache, endors-toi avec calme dans le ſein de l'univers, élance-toi ſans crainte dans une autre exiſtence, vois la mort ſans alarme.

XVIII.

Evite l'erreur! ne repréſente point par des perſonnes, tes idées, tes conceptions, tes affections; ne les individualiſe point: ne t'attache à rien de groſſier; applique aux principes ſeuls ton eſprit & ton cœur.

XIX.

Sois reconnoiſſant envers l'ordre univerſel; honore la Cauſe première de ton exiſtence, en faiſant avec courage ce que tu eſtimes mieux, en ne diſant jamais que ce que tu crois vrai.

XX.

Foible, mais portant en toi-même tous les principes de ta moralité, écoute-les, ſois-y fidèle, & concours aux douces harmonies de la nature, également dans ce qui te regarde toi ſeul, comme dans tes rapports avec tes ſemblables & tout ce qui t'environne.

TITRE II.

Rapports de l'homme à lui-même, devoirs qui en résultent.

HOMME!

XXI.

Etudie ce que tu es dans la vie sauvage, ce que tu deviens dans une société barbare ou corrompue, ce que tu dois être dans une société régénérée. CONNOIS-TOI TOI-MÊME..... Connois-toi, relativement aux lois de ton existence....... *Habite avec toi-même.*

XXII.

CONNOIS-TOI, relativement à ce qui te conserve.... .... *Prends soin de ta personne.*

XXIII.

CONNOIS-TOI, relativement aux causes de ta propre destruction .... *Souviens-toi de la Mort.*

XXIV.

CONNOIS-TOI, relativement à ta propre essence.... .... *Vis sans faire de mal.*

XXV.

CONNOIS-TOI, relativement aux liens politiques qui te lient à tes semblables..... *Raisonnable & courageux, tu seras libre.*

XXVI.

Connois-toi, relativement à tes facultés intellectuelles..... *Défie-toi des illusions de ton imagination & des passions de ton cœur.*

XXVII.

Connois-toi, relativement à la Cause-première de ton existence..... *Fuis l'idolatrie, respecte le zèle éclairé & sincère, méprise l'imposteur, redoute la superstition.*

XXVIII.

Nourris ton esprit de connoissances utiles & ton cœur de sentimens généreux: fortifie ta raison par la méditation & par la pratique des vertus sociales : endurcis ton corps par le travail, la tempérance & la frugalité.

XXIX.

En santé, écarte de ta personne toute souillure: respire l'air le plus pur; chaque jour lave ton corps; que des exercices, des frictions, l'air, l'eau & la lumière l'assainissent & le fortifient.

XXX.

Plein de confiance dans les lois de ton organisation, que la crainte de la douleur ou de la maladie ne te rende jamais pusillanime : sers-toi de tes lumières pour vivre plus heureux & plus près de la Nature.

XXXI.

Malade, nettoie tes entrailles comme ton corps; abs-

tiens-toi; écoute ton inſtinct; repouſſe le poiſon que l'inquiétude, l'incurie & le charlataniſme diſtribuent.

XXXII.

Vraiment régénéré, tu n'auras plus des légions de maladies à craindre; elles ſont pour l'homme dépravé, ſubjugué par le vice ou par la tyrannie.

XXXIII.

Que ton ardeur pour la liberté de ta patrie, pour l'amélioration de ſes lois, pour la tienne propre, ſoit donc une ſuite néceſſaire de l'amour inne de toi-même.

XXXIV.

Après la liberté de ton pays & la ſatisfaction de le ſervir, deſire pardeſſus tout, de vivre obſcurément, entouré des merveilles de la nature & de ſon inépuiſable fécondité.

XXXV.

Sois ſimple ſans rudeſſe, civil ſans légèreté ni fadeur: que le travail & l'appétit aiguiſent tes deſirs, excitent tes goûts: aimer & connoître feront tes plus grandes jouiſſances; humanité, ton premier devoir; liberté, patrie, tes premières affections.

XXXVI.

Ferme ton cœur à l'appât du jeu & des chances du ſort: repouſſe tout gain que ne juſtifie, ni le talent, ni le travail, ni la reproduction: ſois content de ce que tu poſſèdes.

XXXVII.

Redoute plus que la mort la dépendance : exerce un métier ; n'attends au besoin tes alimens que de tes bras ; méprise qui, en santé, reçoit les siens d'un autre.

XXXVIII.

N'intervertis que par nécessité l'ordre que la Nature a fixé à tes travaux : travaille le jour, repose-toi la nuit : économe du temps, sois bref dans tes discours ; avare de paroles, promets moins, tiens beaucoup.

XXXIX.

Toujours prêt à quitter la vie, marche sans crainte : exempt de reproche, ayant fait quelque bien, tu auras joui, tu auras assez vécu, tu mourras en paix.

XL.

Fidèle à tes devoirs envers toi-même, tu seras déja parmi les êtres les plus fortunés ; mais tu rempliras encore ceux de *Citoyen* ; & l'amour de la patrie ouvrira ton cœur aux jouissances les plus exquises.

TITRE III.

Rapport de l'homme avec ses semblables & tout ce qui l'entoure ; devoirs qui en résultent.

XLI.

Vois dériver l'amour que tu portes à ta patrie, à tes frères, à tous tes semblables, l'intelligence dont tu es doué, & la raison qui t'éclaire, de Dieu même, de cette Cause-première qui a tout produit.

XLII.

Que cette pensée élève, guide, rectifie tes sentimens; crois à l'immortalité, qu'elle soit ton égide; par tes vertus, dans toute la terre, sois en harmonie avec les gens de bien; dans ta patrie, ne fais qu'un avec les bons citoyens.

XLIII.

N'oublie jamais les principes; souviens-toi de tes devoirs envers l'humanité & ta patrie; écoute la voix intime, ce sens intérieur, étincelle divine; qu'elle soit le juge permanent de tes actions, le guide constant de tes affections: dans le doute abstiens-toi d'agir.

XLIV.

Que la grandeur de la Nature, en contraste avec ta petitesse, fasse taire tes passions, qui seules étouffent la vérité, immolent la justice.

XLV.

Ne confonds point l'origine de la société avec la perfection de l'art social; recherche le meilleur systême po-

litique, d'après le type que la nature en donne dans ta propre organifation.

XLVI.

Identifie ton exiftence avec toutes les harmonies de la Nature; fois fans ceffe uni d'amour & d'éfprit, au Premier-auteur de l'univers, au bonheur de toutes les nations, à la profpérité de ta patrie, au bien être de ta femme, de tes enfans, de tes amis, de tes voifins, de tous tes concitoyens.

XLVII.

Propofe-toi de te faire remplacer dans la nature & la fociété par des êtres meilleurs que toi-même : dans ce deffein, conferve-toi, perfectionne-toi, choifis avec foin ton amie, ta compagne, ne t'unis jamais à des femmes infidèles.

XLVIII.

Liés par l'hymen, l'amour, l'eftime & l'amitié, cultivez enfemble votre raifon; fupportez enfemble vos travaux, encouragez-vous mutuellement au bien; foyez-vous mutuellement fidèles : facrifiez l'un & l'autre à la vertu, à l'amitié, aux graces, & le foleil du bonheur ne ceffera de luire fur vous.

XLIX.

Refpecte, fais refpecter ce qui eft à autrui; vois avec plaifir la profpérité de ton voifin : que l'aifance honorable, que la richeffe utile te repréfente le produit eftimable du travail; que la propriété foit ainfi, à tes yeux, une des bafes facrées & inviolables du pacte focial : mais

que l'avarice ne rappetiſſe pas ton eſprit, ne ferme jamais ton cœur.

L.

Doux dans tes moyens, fort par tes principes, actif & prudent dans ta conduite, inébranlable dans tes réſolutions, conſtant dans tes entrepriſes, ſage dans tes projets, commande à la fortune; fais-toi toi-même ta deſtinée.

L I.

Souviens-toi du bien, oublie le mal; haïs la méchanceté, plains le méchant; réponds au mal qu'on te fait par le bien que tu rends : deſire la converſion & non la mort : dilate ton cœur par ta propre bonté, lors même que l'injuſtice des autres le reſſerre.

L I I.

Ferme ton ame à l'envie; parle peu de toi-même; ſois modeſte : fais le bien; que ta conſcience te ſuffiſe : compte ſur le progrès de la vérité, le triomphe de la raiſon, & la récompenſe de la vertu.

L I I I.

Ne proſtitue jamais ton ſuffrage à l'iniquité, ni ta langue au menſonge : enquiers-toi, penſe, réfléchis, médite, examine : dis ce que tu crois vrai; propoſe ce que tu eſtimes mieux; efforce-toi d'éclairer la majorité qui fait les lois.

L I V.

Soumets-toi à la néceſſité, ſupporte-la avec conſtance; ne déſeſpère point; finis, s'il le faut, par une bonne

action : dans l'infortune ou la profpérité, fois le même ; n'abandonne jamais la modération.

L V.

Prêche la vertu par l'exemple ; corrige tes penchans ; maîtrife ta volonté : à l'heure du danger, brave la mort ; péris indifféremment au champ de bataille, fur l'échafaud ou dans ton lit.

L V I.

Honore tes parens & la vieilleffe ; accueille l'étranger, pratique la franchife, la bonne foi, le courage ; refpecte la piété filiale, le travail, l'amitié, l'amour véritable, la fidélité & le malheur.

L V I I.

Aime ton femblable comme toi-même ; ne verfe jamais le fang de ton frère ; ne le calomnie point : haïs la médifance, fais aux autres ce que tu voudrois qu'on te fît ; dévoue-toi à la défenfe du foible & de l'innocent ; repouffe le méchant : fois fidèle à la reconnoiffance, tolère les défauts d'autrui.

L V I I I.

Envers tes frères, fois généreux jufqu'à l'abnégation de toi-même ; ajourne tes droits, oublie tes intérêts : s'ils t'oppriment, pleure fur eux & non fur toi : fois fans fiel, fans amour propre ; chéris la paix, détefte la difcorde ; fais la guerre aux vices qui l'allument.

L I X.

Ne détruis rien en vain : refpecte l'arbre qui t'ombrage,

qui te donne ſes fruits, & l'animal qui te ſert, te nourrit, te vêt; n'arrache l'un qu'avec regret, ne tue l'autre que par néceſſité, en répugnant.

L X.

Remplis avec ſcrupule & ſimplicité tous tes devoirs envers la Cauſe-première de ton exiſtence, envers toi-même, tes ſemblables, tout ce qui t'entoure: & alors, entièrement régénéré & Citoyen, tu ſeras l'être le plus heureux de la Nature, & le chef-d'œuvre du Tout-puiſſant.

MORALE RÉPUBLICAINE,

OU

Exposition des Caractères de l'Homme régénéré, & des Devoirs du Citoyen.

La Convention nationale de France, pénétrée de l'harmonie qui règne dans toutes les parties de l'Univers;... persuadée qu'un ordre aussi constant que parfait, est l'ouvrage d'un premier moteur;... considérant que les lois harmoniques qui lient tous les êtres de la Nature, sont la première source des principes moraux qui rendent les nations heureuses;... certaine que sans eux, il n'est point de prospérité durable, & que par eux, tous les hommes doivent se secourir, & tous les peuples s'aimer, quelle que soit la différence locale des opinions; ... voulant offrir aux Français pour modèle, l'amour de l'Humanite & de la Patrie, & pour but, la félicité la plus étendue de tous les êtres vivans :

Expose ainsi qu'il suit, les caractères de l'Homme régénéré & les devoirs du Citoyen:

TITRE PREMIER.

Rapports supérieurs de l'HOMME à Dieu & à la Nature; devoirs qui en resultent.

ARTICLE PREMIER.

La force qui unit toutes les parties de l'univers, l'har-

monie établie entre tous les êtres qu'il renferme, l'organisation de l'homme, sa sensibilité, ses rapports avec les objets qui l'environnent; la raison, le sens intérieur & la parole dont il est doué, l'intérêt même de sa propre conservation, le desir inné qu'il a d'être heureux, ses inclinations naturelles, & les conventions sociales qui les modifient, sont la source de la Morale-universelle. De cette source découlent les devoirs de l'Homme & ceux du Citoyen envers sa patrie & lui-même, envers l'humanité, sa famille, ses amis, ses proches, même les animaux, & toutes les productions de la Nature, qui lui servent, qui le nourrissent ou qui, sans lui nuire, embellissent son séjour. Mais le sentiment intime qui existe au dedans de lui-même, & qui juge toutes choses avec la plus rigoureuse équité, lui fait sur-tout connoître le bien pour le suivre, & le mal pour l'éviter.

I I.

Quel est celui que le cours réglé des astres, l'alternative constante du jour & de la nuit, la succession des saisons & les productions que la Nature lui offre pour son usage, ne forcent pas à être reconnoissant? L'Homme *sauvage* est lui-même sensible au spectacle de l'univers: la terre, les eaux, le firmament l'éveillent à chaque pas par des merveilles; elles excitent les premiers efforts de sa raison, elles adoucissent son cœur; elles l'ouvrent à la moralité, à la reconnoissance.

I I I.

L'Homme *civilisé*, qui n'est abruti ni par le vice, ni par la superstition, ni par l'esclavage, étudie seul les lois harmoniques de la Nature; il aspire à les connoître autant que sa foiblesse lui permet de s'élever vers elles

& de les saisir; il fonde sur elles les arts utiles : ces arts le nourrissent, le vêtent, le couvrent, le protégent, le perfectionnent, le rendent heureux.

Tel est le fonds inépuisable de ses réflexions, de ses entretiens, de ses délassemens : plus il sait, & plus il éprouve le besoin de savoir ; plus il trouve d'utilité dans les connoissances ; plus il acquiert de facilité pour les approfondir ; plus il est heureux d'étendre les bornes de son intelligence & d'épurer les affections de son cœur.

I V.

Touché des avantages de la place qu'il occupe dans l'ordre naturel, il en jouit avec gratitude & suit avec courage sa destination. Par son travail & son industrie, le sol le plus stérile se fertilise, la contrée la plus sauvage se découvre, le séjour le plus agreste s'embellit, l'air & les fruits de la terre s'améliorent, les climats s'adoucissent, les saisons même reçoivent plus de régularité. Il voit avec admiration la diversité des êtres qui l'entourent ; il se plaît à les observer & à mettre dans les noms qu'il leur donne, la désignation originelle de leur organisation & de leurs facultés ; il pénètre aussi avant qu'il peut dans les secrets de l'univers ; il contemple les mondes innombrables qui roulent dans l'immensité des cieux ; il se livre avec un généreux enthousiasme à l'ambition d'étudier leur marche, de présumer leur éloignement & leurs dimensions; il parcourt la térre & les mers, & il songe moins à les rendre tributaires des besoins factices du luxe de sa patrie, qu'à communiquer & à découvrir tout ce que l'homme peut connoître, tout ce qui peut l'améliorer ou satisfaire ses besoins: par-tout il recueille les inventions utiles & les bons exemples.

V.

L'Homme a, *naturellement*, un sentiment, un instinct,

par lequel il juge tout ce qui l'environne : mais *civilisé*, la contemplation de la nature, ranime & éclaire encore ce sens-intérieur qui règle alors, avec elle, son esprit & son cœur (II, III, IV,) : sa raison se fortifie par l'étude & l'observation; il rapporte tout ce qu'il voit, à ses besoins & à ceux de ses semblables : il trouve ainsi une nouvelle boussole pour se guider; & fort de plusieurs appuis, *la nature & sa conscience, l'expérience & la raison*, il se dirige avec connoissance, il fait marcher, avec certitude, la société dont il est membre, & l'humanité entière, vers un but commun, la liberté, la paix, le bonheur.

V I.

De même que celui qui aspire à la gloire, se prescrit un grand modèle ou que l'artiste puise dans son génie & les beautés qu'il a vues, l'idée du beau parfait, vers lequel son imagination dirige l'essor de son talent & les procédés de son art; de même aussi, l'HOMME VERTUEUX, quelque lieu qu'il habite & sous quelque loi qu'il vive, puise dans son cœur & ce qu'il connoît (V), le desir de sa propre amélioration. Elle est constamment l'objet de ses efforts : il se dirige avec ardeur vers elle; elle l'anime, elle l'embrâse, elle l'attire vers la vertu, & vers la liberté. Sans cette idée, l'homme abruti ne sent, ni les liens du vice, ni les entraves du mensonge, ni les fers de l'oppression : il s'affaisse, il dégénère, il s'engourdit, il s'endort dans les plus honteuses servitudes.

V I I.

L'idée de la perfection que donne la contemplation de l'harmonie des êtres, n'est ni arbitraire, ni au-dessus du commun des hommes. Elle est un type éternel donné aux êtres intelligens, pour régler librement leur volonté sur des

principes purs, ſemblables pour tous. Cette idée diſtingue ſenſiblement l'homme des autres animaux. Elle eſt la principale ſource de ſa perfectibilité ; elle développe ſes diſpoſitions naturelles ; elle éclaire, elle guide ſon ſens intérieur ; elle enfante le génie ; elle inſpire aux hommes l'amour le plus étendu de leurs ſemblables ; elle met en correſpondance, d'un pôle à l'autre, les cœurs ſenſibles & bons ; elle fait du genre humain une ſeule famille. Elle conſole l'humanité ; elle impoſe ſilence aux paſſions ; elle fait rougir l'orgueil ; elle encourage la ſimplicité & la modeſtie : elle pourſuit l'ignorance ; elle dévoile l'hypocriſie, le faux ſavoir & l'exagération ; elle appelle la philoſophie ; elle ſe nourrit de ſes méditations & s'agrandit de ſes lumières : elle démaſque le fanatiſme ; elle imprime à toutes les croyances une même direction ; elle exige ſeulement une égale bonne foi. Elle repouſſe l'impoſture ; elle fait naître, elle hâte la vérité ; elle ramène ſans violence des opinions erronées ; elle fait plaindre ceux qui ſe trompent, ſans faire partager leurs erreurs.

VIII.

Les principes, ſource de toute règle, gardiens du bon goût, ſauve-gardes des bonnes mœurs, guides du ſentiment, conſervateurs de la vertu, étendards des gens de bien, défenſeurs de la liberté des peuples ; les vrais principes en toutes choſes, comment l'homme les découvre-t-il ? d'où part leur origine, ſi ce n'eſt de l'idée de la perfection, éclairée par l'étude de l'harmonie des êtres (VI, VII.) ? Quand l'ignorance les a fait perdre, quand la corruption les a fait oublier ou que la barbarie les déprave, cette idée ſeule y reconduit, y rappelle les hommes : enfin, elle forme au-deſſus des crimes & des folies de la terre, une ſorte de région élevée, où habitent, où ſe conſolent les cœurs innocens, pourſuivis par la méchanceté, comprimés par le malheur.

I X.

Qu'importe la forme dont chacun dans ſon intérieur, revêt cette idée de la perfection, ſelon l'exercice qu'il a fait de ſon eſprit, la vivacité de ſon ame & la pureté de ſes affections, ſelon qu'il a plus étudié ou méconnu la Nature, qu'il eſt eſclave ou qu'il s'écarte de ce parfait modèle ? Qu'importe le dogme auquel on croit, la couleur dont on habille cette idée dans chaque pays, & le nom que dans chaque langue on lui donne ?

Les hommes ſont conduits par elle comme par un même fanal : inſpirée par la Nature, & développee par la contemplation de l'univers (V. VI. VII.), dont l'homme eſt par-tout capable ſans ſecours étranger, elle anime par-tout la Morale, le ſeul fondement de l'ordre ſocial à l'abri des paſſions humaines, des révolutions & du temps.

X.

L'homme civiliſé, inſtruit par la ſageſſe, la raiſon aidée de l'étude & de l'expérience, trouve encore en lui-même & dans tout ce qui l'entoure, d'autres guides & d'autres appuis à la moralité. La marche de l'univers, le deſſein qui s'y découvre, l'échelle admirable des êtres & de leurs facultés, la ſupériorité de ce qui eſt doué d'intelligence ſur ce qui en eſt privé ; un ſecret ſentiment que l'enſemble ne peut être moins parfait que ſes parties, que l'étonnante ſtructure du monde décèle un auteur, & qu'un eſprit, l'ame, le principe de la vie, peut ſeul avoir précédé, être éternel ; ces idées, comme autant de ſignaux, & l'impreſſion qu'elles font ſur les cœurs reconnoiſſans & ſenſibles, élèvent leurs affections vers un Être infini, premier auteur des choſes, qui réunit toutes les perfections, qui ſurveille tout, prévoit tout, pourvoit à tout,

dirige tout, parle à la confcience, donne la faculté de diftinguer le bien du mal, récompenfe & punit.

X I.

Conduit par la contemplation de l'univers, & attaché par fa raifon & pour fon bonheur à la confolante & utile croyance à un Être-fuprême, il en cherche les preuves dans le livre de la Nature. Ce livre, toujours ouvert, & par l'étude duquel il fe perfectionne (V), nourrit le fentiment qui l'infpire. Il s'y inftruit de la véritable théologie; il y apprend à méprifer la fauffe. A chaque page, des caractères, les mêmes pour tous les pays & tous les fiècles, y publient en traits ineffaçables la gloire de CELUI QUI EST, de celui qu'il adore. Charme des doux loifirs, occupation de tous les âges, plaifir des plus longues vies, l'étude inépuifable des ouvrages du Tout-Puiffant fait fon premier culte; elle eft envers lui fa principale adoration: l'Univers eft fon temple, le cœur fon autel, les bonnes actions fon culte.

X I I.

Mais quelles que foient les conféquences que fon éducation, les préjugés ou la réflexion lui faffent tirer de l'exiftence de cet être intellectuel; quel que foit fon Dieu, & de quelque manière qu'il l'adore, les mêmes fentimens l'animent, les mêmes devoirs le lient, les mêmes principes le conduifent (IX): que la réunion même de tout ce qu'il y a *de bon*, *de beau*, *de grand*, *de parfait*, foit à fes yeux réelle, ou bien qu'elle ne foit pour lui qu'une fimple abftraction; qu'il la place dans un être diftinct de la matière, ou qu'il l'étende dans l'immenfe fein de l'univers, elle eft toujours le modèle des biens véritables qu'il defire (VII, VIII): fon fens intérieur le porte également vers elle (V, VI), foit qu'il

considère les choses seules, soit qu'il les soumette, en esprit & dans son cœur, à une intelligence suprême, tenant dans sa main le monde & la balance d'une justice éternelle. Il arrive ainsi au même résultat : il fait le bien ; il évite le mal ; il est content de son sort ; il espère pour ses sacrifices, il redoute pour ses fautes, de justes compensations : elles le corrigent ou l'encouragent & le rendent meilleur.

XIII.

L'homme civilisé, instruit par la sagesse (X), reconnoît cette justice éternelle ; il voit son immutabilité également dans les lois de la nature & dans les décrets de la Providence. Son œil se porte au-delà du triomphe de la tyrannie, au-delà de la prospérité apparente du méchant & des malheurs de l'homme juste. Le méchant se punit lui-même ; le tyran est malheureux par ses œuvres ; tous deux sont la verge paternelle d'un Dieu bon & de la Nature, mère commune, dont les lois bienfaisantes, mais générales, ramènent le bien, guérissent le mal, par les excès & les contraires.

Que sont les maladies & l'infortune, suite ordinaire, aux yeux même les moins pénétrans, de la conduite de ceux qui en sont assaillis, ou de ceux au moins qui leur appartiennent ? Que sont les plus malheureux siècles de l'ignorance & de l'esclavage ? des moyens indispensables pour ramener efficacement les hommes à la vertu & les peuples à la liberté. Les maux naturellement attachés aux vices & à la servitude, pouvoient seuls inspirer à l'homme ce courage constant, cette volonté forte, énergique, nécessaire, non-seulement pour lui faire éviter ces abymes ou l'en faire sortir, mais aussi, aidé du sens intérieur qui le guide, pour qu'il persévère avec mérite, avec gloire, & qu'il cueille par là même les plaisirs les plus délicieux, dans les sentiers de la vertu & de la liberté.

X I V.

A ses yeux la bonté est toujours couronnée, la méchanceté toujours inévitablement punie (XIII). Une conscience pure ou souillée, tranquille ou agitée, fait déja la récompense ou le tourment de l'homme vertueux ou de l'homme coupable. Mais si le méchant par-tout malgré lui-même, sent ses actions au moins lui survivre; s'il s'inquiète de ce que l'on pensera, de ce que l'on dira de lui; s'il voudroit s'ensevelir dans les ténèbres les plus épaisses; s'il fait ses efforts pour obscurcir & fausser même sa conscience, à plus forte raison la vertu véritable est immortelle. L'ami magnanime de l'humanité ne périt point; le temps assure son triomphe; la patrie lui ouvre à la fin ses temples; *le Français vertueux vivra dans la mémoire des hommes justes*. La vertu la plus obscure, la plus abandonnée, trouve encore sa récompense : une famille, les larmes sincères d'un ami, sa propre estime, ses élans vers le bien, toujours précieux, pleins de délices au sein même de la plus affreuse destinée, lui suffisent.

X V.

Quelle que soit l'opinion de l'homme instruit par la sagesse (X), sur l'origine & la marche du monde, lors même qu'il ne seroit pas intimémement persuadé de l'existence d'un Être-Suprême, témoin de toutes ses actions, il agiroit encore, sous les lois seules de la Nature, comme dans la présence de ce témoin. L'examen le plus simple le convainc que rien ne peut le soustraire à ces lois inexorables (XIII, XIV); & il seroit par cela seul nécessité à se dévouer à la Morale la plus pure. Mais son cœur & sa conscience l'y portent de plus naturellement : une lumière intérieure l'éclaire; la Nature elle-même, & un sens intime le

guident (V) : dans une société libre & bien organisée ; l'esprit le plus borné n'apperçoit ensuite de bonheur véritable que dans la fidélité la plus scrupuleuse à remplir ses devoirs ; & si l'instruction développe en lui le sentiment du besoin de sa propre amélioration, la connoissance de l'harmonie des êtres & l'idée de la perfection qu'il y puise (VI, VII, VIII, IX), rien ne peut alors, dans toutes les situations, lui plaire que par elles ; il n'aime que par les rapports & les conformités avec elles, qu'il trouve aux objets de son amour.

X V I.

L'idée féconde du bon & du beau parfait, qui est son modèle, l'élève alors au-dessus de lui-même, au-dessus de tous les obstacles qui pouvoient l'écarter de la plus sublime vertu : ses pensées s'animent, son cœur s'échauffe, son courage s'enflamme ; ses inclinations, ses appetits, son goût s'épurent ; son sens-intérieur est plus exquis : une habitude heureuse de le consulter, de le suivre, un tact délicat, un sentiment sûr & prompt l'avertissent de ce qui peut dégrader son être, le corrompre ou bien l'améliorer (VII).

X V I I.

Dès ses premiers ans, cette idée sublime, l'harmonie des êtres & sa propre amélioration dirigent-elles entièrement sa conduite ? Il y puise comme à une source pure, toute la félicité dont il est susceptible. — Elles encouragent ses efforts, elles éclairent sa raison ; elles soutiennent ses travaux, elles adoucissent ses peines ; elles ajoutent à ses plaisirs, elles complètent son bonheur. — Quand il est au terme de ses jours, elles lui ouvrent encore un avenir : la paternité, l'hymen, l'amour, l'ami-

tié lui offrent leurs ſouvenirs, la patrie ſes couronnes, la gloire ſes palmes : il s'endort paiſiblement dans le ſein de la Nature, ou il s'élance ſans crainte dans une autre exiſtence que la pureté de ſa vie lui laiſſe voir ſans terreur, qu'elle lui préſente comme une conſolation.

X V I I I.

Mais s'il n'évite ſoigneuſement de repréſenter par des perſonnes ſes idées, ſes conceptions, ſes affections (IX), il revient facilement à des idolatries honteuſes. Toutes les croyances y conduiſent également les eſprits inattentifs. Le théiſte ſuperſtitieux réunit, l'athée crédule diſſémine, tous deux perſonnifient, & l'art tente de leur repréſenter matériellement, les attributs de la perfection. L'erreur altère inſenſiblement l'eſprit du langage & la ſignification des mots ; elle détruit le ſens des images, & dénature les penſées les plus ſublimes. L'ignorance enſuite, la pareſſe & la ſtupidité qu'elles engendrent, livrent l'homme au penchant de ſon imagination, dont l'impoſture & la tyrannie profitent, de donner un corps plus ou moins groſſier à tout objet intellectuel, que l'eſprit cherche à ſaiſir. A moins cependant que les hommes ne ſe dégradent par la ſuperſtition la plus groſſière, c'eſt toujours, même alors, l'idée qu'ils ſe forment de la perfection, l'harmonie des êtres & le deſir de leur propre amélioration, qui les attirent & guident entièrement les bons.

X I X.

L'homme civiliſé, inſtruit par la ſageſſe (X), rend donc avec ſimplicité & de bonne foi, en enfant reconnoiſſant, ſes hommages à l'ordre univerſel ou à ſon auteur (X à XIV) : il leur rapporte, ſelon ſes lumières & ſa conſcience, tous les biens dont il jouit, tous ceux qu'il peut

desirer. Quelque opinion, quelque sentiment qu'il embrasse (XII à XVII), il remercie la Cause-première, de ses bienfaits : il voit en elle le centre de la vie, celui de l'intelligence & du monde moral, le point d'appui de l'harmonie universelle, l'origine du bon, du beau, de tous les biens, de toutes les perfections dont il est capable de concevoir l'idée. Pour l'honorer, il étudie ce qui l'entoure (IV, V) & qui vient d'elle ; il se propose les meilleurs modèles pour se perfectionner (VI à IX) ; il recueille & suit avec sincérité les sentimens droits qui s'élèvent dans sa conscience ; il respecte ceux qui guident ses frères ; il fait avec courage ce qu'il estime le mieux, & ne dit jamais que ce qu'il croit vrai.

X X.

Placé dans un point imperceptible du temps & de l'espace, près des grands, des éternels ouvrages que la Nature étale à ses yeux, il sent les limites insurmontables de son être : les phénomènes & les secrets impénétrables de la Nature lui découvrent son ignorance & sa fragilité : quelque savant qu'il soit, toute sa science est peu de chose ; elle n'est, en comparaison de ce qui lui reste à connoître, qu'un pas en avant de l'instinct borné du plus humble insecte. Mais il porte en lui-même tous les principes de sa moralité (X). Ils parlent au foible, au simple, comme au fort ; ils dirigent, d'une manière certaine, leurs sentimens, leurs pensées & leurs actions, vers l'ordre de la société le plus parfait, portion de l'harmonie universelle (III), à laquelle, pour être heureux, l'homme doit fidèlement concourir dans ce qui le regarde lui-même, comme dans tous ses rapports avec ses semblables & tout ce qui l'entoure.

TITRE II.

Rapports de l'homme à lui-même; devoirs qui en résultent.

XXI.

Esclave de l'ignorance, dupe des préjugés, jouet de l'opinion, HOMME *civilisé*, mais asservi & corrompu, HOMME *instruit*, mais orgueilleux; HOMME *libre*, mais léger, vain, cruel, présomptueux, étudie ce que tu es dans la vie sauvage, ce que tu deviens dans une société barbare ou esclave, ce que tu dois être dans une société régénérée. CONNOIS-TOI TOI-MÊME.

CONNOIS-TOI, *relativement aux lois de ton existence...*

Formé de nerfs & de fibres admirablement entrelacés, ta machine frêle se fortifie, elle se perfectionne en croissant: tu jouis seul à ta maturité, de presque toutes les facultés du reste des animaux. Cependant, destiné à leur commander, tu arrives nud sur cette terre que tu dois fertiliser de tes sueurs: tu ne connois d'abord que les cris & la douleur: tu apprends à parler, à te nourrir, à marcher: tu ne sais rien de toi-même: ta naissance, tes premières années humilient ton orgueil: elles rappellent à la modestie l'enfant le plus superbe de la nature!

HOMME RÉGÉNÉRÉ, *habite avec toi-même!*

XXII.

CONNOIS-TOI, *relativement à ce qui te conserve!* .....

La paix, si tu pouvois la connoître, & la santé suffiroient à ton bonheur: elles te mettroient seules au-dessus des *Crésus*, des *Salomon*, des *Alexandre*. La variété t'émeut; les choses uniformes t'endurcissent; les choses inaccoutumées te brisent; l'excès te détruit; la modéra-

tion te conserve. La Nature te prépare plusieurs sortes de nourritures : un assaisonnement simple les diversifie pour ta santé & pour ton plaisir : mais, cela ne te suffit point. Tu multiplies à l'infini les mets de tes repas : tu t'abandonnes à l'art funeste de la cuisine : tu le chéris en raison même de ses erreurs ; la fermentation & le feu dénaturent tes alimens ; ils les changent en poison : & l'abondance t'apporte le dégoût : & ton appétit ne se conserve qu'en vivant de peu. Ton imagination a des desirs immenses : la Nature ne demande qu'une nourriture médiocre, saine ; elle répugne au superflu, & récompense comme on lui est fidèle : la beauté, la santé, une heureuse vieillesse sont les couronnes qu'elle distribue.

HOMME RÉGÉNÉRÉ, *prends soin de ta personne* !

XXIII.

CONNOIS-TOI, *relativement à ta propre destruction*....

Bulle suspendue dans un point du temps, jusqu'à ce qu'elle éclate, tu es l'être le plus foible que la terre nourrisse : il n'est pas de vie plus fragile ; aucune n'est exposée à tant de maladies, à tant de besoins, à tant de périls : un siècle même, qu'est-il pour elle ? Le sommeil semblable à la mort en consume la moitié, & l'enfance qui manque de sentimens, la vieillesse qui n'éprouve que de la douleur, ne peuvent se compter. Avec quelle promptitude tes sens s'éteignent, tes membres s'engourdissent ! ta vue, ton ouie, tes jambes, tes dents, instrumens de ta nourriture, meurent avant toi. A peine né, la mort t'assiége, elle t'environne d'infirmités, mort partielle, mort anticipée. Cette génération qui folâtre ou se déchire, dans l'espace de peu de jours, la Nature l'aura reprise dans son sein ; toute entière elle aura disparu, elle sera ensevelie. La mort ne fait grace

à perſonne : que la fortune, que les dieux ſoient propices ou contraires, ... IL FAUT MOURIR.

HOMME REGÉNÉRÉ, *ſouviens-toi de la mort !*

XXIV.

CONNOIS-TOI, *relativement à ta propre eſſence .....*

Chef-d'œuvre de la Nature, premier des animaux, pour lequel elle a tout fait, tu n'es toi-même qu'un animal voiſin du ſinge, qui pleure, rit, chante, parle, eſt docile, apprend, juge, admire. Foible, nud, par toi-même ſans armes, expoſé à tous les outrages des élémens & de la fortune, tu as beſoin de ſecours étrangers : inquiet, d'une ſécurité difficile, toujours plaintif, tu n'as qu'un courage précaire, tu eſpères avec opiniâtreté, & tardif dans ta ſageſſe, tu profites à peine de l'expérience. Dans une vie rapide, irrévocable, le temps paſſé, réduit à rien, tu le mépriſes ; le préſent, précieux, tu le diſſipes ; l'avenir, incertain, follement tu le convoites.

Ainſi, pour les miſérables mortels, fuit chaque jour qui luit, le premier, le meilleur de leur vie ! L'un, réveillé par l'indigence pénible, eſt accablé de travaux & dégradé par les vices qui ſuivent la miſère : l'autre, oiſif, s'empriſonne dans ſon palais, le luxe l'étouffe, l'opulence le corrompt. A celui-là l'ambition toujours active ne laiſſe aucun repos : celui-ci craint pour ſes richeſſes, il travaille ſans relâche ; plus il a, plus il veut avoir ; ſon vœu n'eſt jamais ſatisfait. L'un fuit ſon ſemblable : l'autre eſt continuellement environné d'une foule importune. Celui-là ſe plaint d'avoir des enfans ; celui-ci, de les avoir perdus. Les larmes manqueroient plutôt que les cauſes de les verſer, ſi la légéreté & l'oubli qui effacent tout dans le cœur & dans l'eſprit des hommes, ne les tariſſoient !

Mais juſqu'où tant de maux ne portent pas l'homme

barbare ou dépravé? Il se fuit lui-même; il s'agite sans cesse; il s'environne de tous les périls : il porte le fer & le feu contre des ennemis qu'il ne connoît même pas ; il s'enflamme sans raison, sans injure ; comme les bêtes féroces, il déchire celui qui ne lui a rien fait. Il demande aux Dieux des vents favorables; & ces vents portent avec lui la corruption, les maladies, l'esclavage & la guerre dans les climats les plus lointains. La terre ne lui suffit pas pour trouver la mort ! Les animaux s'accordent à n'attaquer que les espèces différentes des leurs : l'homme répand sur la sienne un déluge de maux !... HOMME RÉGÉNÉRÉ, *vis sans faire de mal; il est un Dieu !*

XXV.

CONNOIS-TOI, *relativement aux liens politiques qui te lient avec tes semblables......*

En place du vrai, tu ne suis que l'erreur rendue générale, *publique* par tes tyrans, par tes oppresseurs. Dès ta naissance, leurs mensonges te recouvrent du masque de l'usage : c'est lui qui te vêt, qui t'élève, qui te nourrit, qui t'enseigne, qui te gouverne : c'est d'après lui que tu es estimé honnête, fort, sage, humain, vertueux, réglé dans ta conduite. Tandis que, gouverné par l'opinion, tu vis par-tout, selon la mode, & nulle part selon la raison. — Quel contraste dans tes goûts, ton caractère, tes sentimens! quelle contrariété dans tes mœurs! — Destiné à mourir, car nul ne naît impunément, tu te réjouis, tu regardes comme un bienfait de payer le dernier ce tribut à la Nature : & en attendant, ivre de ta fortune, tu te laisses enchaîner, tu ne songes point au lendemain. — Des aboiemens insensés, des déclamations fanatiques excitent tes fureurs; elles te dictent tes opinions; elles compriment ou changent tes sentimens : & tu poursuis de ton abandon, de tes mépris ou de ta haine, les vrais amans de

la Nature & de l'Humanité ; tu extermines quiconque *théoriquement* penſe, veut le bien, autrement que toi.

Auſſi, que de vains mouvemens, que de ſéditions ſtériles ! Tu ſecoues par-tout tes fers ; tu veux être libre ! Mais à quoi réuſſis-tu ? — Rendu à la liberté par ces exploſions ſublimes, dont l'hiſtoire a ſi peu d'exemples, tu t'en montres alors même peu digne ; tu ne ſais point en profiter. — L'uſage, l'uſage, les préjugés de ton eſprit, ou les vices de ton cœur, continuent de t'aſſervir. — Les ſacrifices te coûtent, l'égalité te bleſſe, les réformes t'effarouchent : ou bien, l'avidité, l'ambition & l'ignorance t'aveuglent ; ta timidité ou tes folies te perdent ; ta fauſſe prudence ou ta témérité, tes exagérations ou ta foibleſſe, ta civiliſation ou ta barbarie font avorter les plus belles révolutions.

Préparées par les lumières de la philoſophie, faites par le génie de la liberté, le lendemain ta corruption les étouffe. Tu envies auſſitôt le pouvoir, & il t'enivre : tu ne ſais ni obéir, ni commander. Bientôt la confuſion amène les calamités, & tu en accuſes ceux qui ont imprudemment briſé tes fers. Barbare ! au nom même de la liberté, on te les fait immoler. Tu commets alors tous les crimes, tu exerces tous les brigandages, tu te permets tous les attentats. Le vandaliſme t'enveloppe de ſes ténèbres : la tyrannie découvre de nouveau ſa tête hideuſe ; le cercle de ton eſclavage recommence pour des ſiècles ; & la faute en eſt à ta légéreté inconcevable, à ta dépravation.

Encore pygmée, tu te crois géant ; tu conſumes le temps le plus précieux à des choſes frivoles. — Tu repais ton eſprit de grands projets ; tu diſpoſes de la poſtérité la plus reculée ; oubliant ſans ceſſe ce que tu peux, méconnoiſſant toujours la nature de ce qui t'environne, tu te nourris d'eſpérances chimériques ; & ta propre régénération eſt le dernier objet de ta penſée. Tu édifies, tu bâtis, ſans

rien finir, sans te souvenir du tombeau; & au milieu de tes vastes efforts, la mort te saisit!.... Pour la première fois de ta vie, tu ouvres les yeux, au moment de les fermer pour toujours: dans les tourmens de l'agonie, tu reconnois amèrement tes songes, tes erreurs; & après avoir vécu comme si jamais tu ne devois mourir, tu meurs misérable avec toutes les foiblesses de l'humanité.

HOMME RÉGÉNÉRÉ, *suis la sagesse, & sois courageux, si tu veux jouir de tes droits!*

X X V I.

CONNOIS-TOI *relativement à tes facultés intellectuelles....*

Combinaison admirable de l'esprit qui circule en toi, d'un sentiment intérieur qui veut toujours le juste, & de sens matériels, qui ne cherchent que l'agréable, qui ne veulent que le plaisir, tu vis dans tout ce qui t'est extérieur; tu ne cherches que des sensations; tu t'ignores toi-même. Dans la nature sauvage, ou avili par la tyrannie, qu'offres-tu pour résultat de l'union sublime de ces principes? Un être inepte, timide, lascif, fanatique, ambitieux, prodigue, plaintif, astucieux, chagrin, envieux, méchant, avare. Mais civilisé, instruit par la sagesse (X), régénéré, affranchi des liens dont l'ignorance, les vices & la tyrannie t'environnent, tu es, par cette même combinaison de principes qui te semblent contraires, ce que veut la nature; un être perfectible, courageux, chaste, méditatif, sobre, paisible, sincère, doux, généreux, bienveillant, bienfaisant, content de ce qu'il a.

Seul de tous les animaux, ton cœur est ouvert à l'affliction, à la luxure, à l'ambition, à l'avarice, au desir immodéré de vivre: seul tu t'inquiètes même de ce que tu deviendras après ta mort. Mais seul tu connois la vertu; seul tu peux suivre la raison & adhérer,

par elle ſeule, à la juſtice : ſi tu dégénères par ta faute, tu es capable, par tes propres efforts, de te perfectionner.

L'amour du vrai, du bon, du beau (VII), & le ſentiment de la liberté, prédominent naturellement tous tes beſoins, toutes tes affections. Le vrai, aliment de ton eſprit, & la liberté, eſſence de ta penſée, élément de la parole & de la communication de tes idées, triomphent de tout, dans ton cœur. Mais, par ta faute, la tyrannie extérieurement te ſubjugue : ſous mille apparences ſpécieuſes, elle greffe le menſonge ſur ton enthouſiaſme; & ſur le menſonge, elle fonde bientôt l'ignorance, la ſuperſtition, le deſpotime & l'eſclavage. Le tyran qui veut t'aſſervir, prend le maſque de la vérité, ſouvent même le langage de l'homme libre : il t'impoſe, en leurs noms, des cultes idolâtres : des hommes, des ſtatues, ſont tes divinités (XVIII); & quand elles t'ont jeté dans une première erreur, l'habitude, les arts, la paix, de fauſſes vertus & l'effroi des ſupplices, ta poltronnerie & l'audace du méchant, rivent à jamais tes fers, tu t'endors dans la ſervitude pour des ſiècles.

HOMME RÉGÉNÉRÉ, défie-toi des illuſions de ton imagination & des paſſions de ton cœur; ſois vertueux & ſage, ſi tu veux vivre libre & heureux!

XXVII.

CONNOIS-TOI relativement à la Première-cauſe de ton exiſtence....

Premier anneau des êtres, fin dernière de la création, ſur ce globe, tu fus inveſti par l'Auteur-des-choſes, de ſa ſouveraineté. Il te fit capable de contempler les merveilles étalées dans l'univers. Par elles, tu remontes à un premier moteur; tu reconnois le TOUT-PUISSANT, &, ſous ſon empire, tu obſerves ſa juſtice ou tu crains ſes châ-

timens (XV). Mais si, par ta raison, tu découvres la sagesse, si tu remontes par elle aux principes, tu te conduis par tes sens !

HOMME RÉGÉNÉRÉ, recherche qui t'a placé ici-bas, pourquoi tu y fus jeté, & ce que tu dois y faire (XXI) : — fuis l'idolatrie, plains l'enthousiaste ; méprise l'imposteur ; rédoute la superstition. — Souviens-toi de la CAUSE PREMIERE ; elle est la vérité, l'amour universel, la raison éternelle, la bonté, la beauté par essence ; modèle-toi sur ses perfections.

XXVIII.

L'homme est différent selon le climat qu'il habite, l'éducation qu'il reçoit & les lois sous lesquelles il vit. *Sauvage*, il est farouche, ignorant & barbare : *civilisé*, s'il n'a que des demi lumières, s'il est esclave & vicieux, la société, au lieu de le perfectionner, le déprave davantage.

Instruit par la sagesse (X), s'il brise tous les liens où l'ignorance, la servitude & le vice le retenoient, il connoît, il aime, il fait le bien, la société le perfectionne, il trouve en lui seul un monde à étudier, il cherche à se connoître, il médite ses rapports. — Il distingue dans son être l'esprit qui pense, qui veut & qui choisit, le cœur qui sent, qui aime & qui desire, le sens intérieur qui parle à sa raison, le mécanisme matériel de ses parties, & la vie qui y circule, qui les meut : il discerne ce qui constitue ces choses dans leur perfection & ce qui les fait dégénérer ; ce qui élève, ce qui dégrade ses facultés intellectuelles ; ce qui donne au sens propre de sa conscience son activité, son étendue ; ce qui fortifie, ce qui affoiblit son corps. — Il entrevoit où peuvent un jour arriver l'espèce humaine & la société, sous un gouvernement parfaitement calqué sur les lois de la Nature : — il sent qu'il peut s'améliorer lui-même, quelle que soit sa dépravation, & malgré les liens où il peut gémir : — il fixe, comme un point à l'abri d'illu-

ſions, la perfection, dont l'idée (VI) échauffe ſon cœur de tous les bons ſentimens; il y dirige ſes penſées, ſes actions, toute ſa conduite : — il nourrit en conſéquence ſon eſprit de connoiſſances utiles, & ſon cœur de ſentimens généreux (V) : — il fortifie ſon ame, ſa raiſon par la pratique conſtante des vertus ſociales, & ſon corps par l'exercice & le travail : — il les maintient en ſanté par la frugalité, par la conformité de ſes appétits & de ſes goûts, avec les ſimples inſpirations de la Nature.

XXIX.

Il étudie la ſtructure de ſes organes; il admire la ſageſſe qui s'y manifeſte, & il écarte de ſa perſonne tout ce qui peut nuire à leur intégrité. La propreté, cette vertu, le ſymbole de la pureté du cœur, qui embellit, fortifie, conſerve tous les êtres vivans, il la porte juſqu'au ſcrupule. Tout ce qui eſt impur, il le rejette ſoigneuſement comme une ſouillure, il s'en éloigne.

Chaque matin il purifie ſa bouche; l'eau la plus légère, la plus pure, lave au beſoin ſon eſtomac; & l'émail de ſes dents brille, ſa ſalive n'eſt point corrompue, ſon haleine eſt toujours douce. Au moins une fois par jour, l'eau froide, lorſque ſon âge, ſon tempérament, ſa force peuvent la ſupporter; l'eau plus ou moins tiède, lorſqu'il eſt languiſſant, ou que de molles habitudes l'exigent, lave par aſperſion toutes les parties de ſon corps. Ses membres, tous ſes muſcles, preſſés enſuite ſous les efforts des frictions qu'il ſe fait lui-même, imbibés d'air & de lumière chaque jour quelques inſtans, conſervent l'élaſticité des fibres qui les compoſent. Toute humeur pareſſeuſe eſt promptement refoulée dans la circulation ou bien exhalée au-dehors par ce ſalutaire exercice; & l'équilibre auſſi bien que la vigueur, ſe conſervent dans tous ſes viſcères & toutes leurs fonctions. Sa peau, ainſi nétoyée, aſſouplie

& en même-temps raffermie, tranſpire; le principe vital qui le meut, ainſi électriſé, & les nerfs dans leſquels ce principe circule, ainſi fortifiés, agiſſent; ſes entrailles ainſi rafraîchies, digèrent; enfin, toutes ſes ſécrétions & excrétions naturelles, ainſi provoquées, s'accompliſſent, avec la facilité, dans l'ordre & les temps précis, que veut la Nature.

Fût-il même originairement né foible, *de race eſclave*, ſe réglant du reſte ſelon ſes devoirs & ſa raiſon, il jouit, par ce régime ſimple, d'une ſanté inaltérable; il procrée juſques dans ſes dernières années, des enfans robuſtes. Toujours diſpos, il eſt capable de ſupporter toute eſpèce de travail; ſa raiſon n'eſt jamais affectée par les infirmités du corps; il n'eſt point atteint par les épidémies; les contagions les plus malignes ne peuvent rien ſur lui; il réſiſte aux plus grandes fatigues; & après des travaux immenſes, après même de nombreuſes bleſſures reçues pour la défenſe de ſa partie, il ne laiſſe pas d'avoir une vieilleſſe ſans infirmités, & comme pour provoquer ſon apothéoſe, une mort naturelle ſans douleurs, après une vie longue ſans maladies.

XXX.

Inſtruit par la ſageſſe (X), l'homme voit le principe de la vie développer avec vigueur l'exiſtence de tous les êtres (IV): ſi aucun obſtacle ne contrarie ce principe, il le voit les maintenir, ſeul, dans la plus robuſte ſanté, les faire inévitablement arriver à tous les développemens qui compoſent la durée de chacun, & ramener les individus & les eſpèces à leur force, à leur perfection originelle. Il ſe confie donc lui-même dans les lois de ſon organiſation (XXIX); & il vit au ſein de la Nature, dans la plus grande ſécurité contre les maladies.

Il ne ſe fait point un fardeau de ſa propre raiſon; il ne

tourne pas en nouveaux dangers les connoiſſances qui le diſtinguent. Pour embellir ſa perſonne ; pour ſe procurer des jouiſſances ou des commodités ; pour ſe ſouſtraire à quelques peines, par exemple, aux influences des élémens, comme le ſauvage ignorant ou l'homme policé ſtupide, il ne s'accable point de ſoins pernicieux, de vaines & folles précautions. — Sa parure, c'eſt la ſanté, la vigueur, la propreté (XXIX) ; ce ſont des vêtemens ſimples, propres & légers, faciles pour tous les mouvemens, acceſſibles à l'air, conſervateurs de la force & des proportions de ſon corps. Des défectuoſités ou la ſottiſe vaine font inventer les coſtumes abſurdes.

XXXI.

Son luxe, ſa délicateſſe, c'eſt de vivre plus près, mais dans les limites exactes de la Nature. Eſt-il malade ? ſur toutes choſes, il ſe lave à l'intérieur comme à l'extérieur, & il s'abſtient. La raiſon, l'inſtinct même lui dictent après le choix de ſes alimens, l'exercice ou le repos, les ſoins plus particuliers qu'il doit prendre de ſa perſonne. Mais il repouſſe avec aſſurance les poiſons que l'inquiétude aveugle, l'incurie traîtreſſe & la fauſſe ſcience diſtribuent (XXX). — La maladie, ſi elle ne vient pas de cauſes violentes, eſt communément le ſigne que nous ou nos pères avons mal vécu (XIII) ; elle eſt preſque toujours une leçon de ſageſſe.

Il mépriſe donc cette ſuperſtition honteuſe & funeſte, la ſuperſtition médicale, qui outrage les lois de la Nature : orgueilleuſe puſillanimité, prévoyance pénible & mortelle, qui voulant aider ces lois, à chaque pas, les réparer à chaque inſtant, fait, avant qu'il meure une fois, éprouver à l'homme mille agonies, mille morts, au nom d'une ſcience utile en elle-même ; mais dont abusèrent toujours les ſauvages, les barbares & les eſclaves.

XXXII.

Pour un Peuple vraiment libre, il n'eſt preſque pas de maladies : un Peuple eſclave en compte des légions : leur ſource y eſt intariſſable. En vain la cherche-t-on dans l'air, dans les eaux, telle profeſſion, tel degré de pauvreté ou d'aiſance ; elle eſt dans l'ESCLAVAGE (XIII). C'eſt lui qui crée la misère, les crimes & les paſſions dont la tyrannie ſe nourrit & qu'elle traîne à ſa ſuite : lui ſeul abrège les jours du pauvre & ceux du riche : ſous les lambris & ſous le chaume, il sème la vie de ſouffrances, il la remplit d'amertumes, il la couvre de peines, il l'abreuve de douleurs & de chagrins.

L'eſclavage reſſerre les demeures, entaſſe les hommes, les couvre de maladies, les remplit de vices : il les fait pourrir dans les ordures de l'ame & du corps. Il abat l'eſprit, engourdit la vie, dégrade les formes. Les fers qu'on a portés, laiſſent même long-temps leurs cicatrices. Des corps maladifs & hideux, des manières, un langage bas, ou dur & féroce, en ſont les ſignes certains. La liberté, au contraire, ramène les peuples à la ſanté robuſte & aux belles formes de la Nature : elle y rappelle par la propreté qui produit tant de vertus, corrige tant de vices, fait briller la pauvreté même, & ſoulage l'indigence; par le contentement du cœur, la bonté du caractère, la confiance, la franchiſe & la douceur des mœurs; enfin par le travail, l'ordre, l'aiſance, la ſalubrité & les bonnes mœurs qu'elle fait régner dans chaque famille, dans chaque habitation.

XXXIII.

L'homme eſt donc intéreſſé à la liberté de ſon pays, c'eſt-à-dire, à l'organiſation la plus parfaite du gouver-

nement, à l'amélioration la plus grande des lois, par l'intérêt même de sa propre conservation, de son bonheur individuel (XXXII). Quel qu'il soit, pauvre ou riche, puissant en crédit ou isolé, bien portant ou malade, l'ardeur dont sans cesse il brûle pour sa patrie, tient essentiellement à l'amour inné de lui-même, avant de poser sur les affections les plus douces, les plus consolantes, les plus précieuses de son cœur. C'est la raison même & son sens intime qui lui montrent le premier intérêt de son existance dans la liberté & les bonnes lois de son pays.

XXXIV.

Après la liberté de sa patrie (XXXIII), ce que l'homme instruit par la sagesse (X) desire avec le plus d'ardeur, c'est une fortune médiocre, un champ, une prairie qui lui suffise, & ensuite l'obscurité. Il recherche une demeure simple, mais commode, agréable, saine : il la place au milieu du terrein qu'il cultive : il embellit ses environs des plus belles productions de la terre : il les peuple de tout ce qui peut mêler l'utile à l'agréable. Il aime à jouir du lever & du coucher des astres, mais sur-tout du soleil : il choisit une habitation d'où il puisse à chaque moment les contempler (III) : pour qu'elle soit plus salubre, il desire qu'elle soit ouverte à tous les vents ; il ajoute à sa salubrité par ses soins : plus elle est resserrée, plus il est attentif : il souhaite que quelques arbres & une eau limpide la rafraîchissent (XXIX). Il fuit ces lieux où les hommes sont les uns aux autres, au physique comme au moral, une cause de maladies, une source de contagion. Cependant, si le devoir, si la nécessité l'y retiennent, il tire le meilleur parti des circonstances, il se conserve par sa sagesse ; & il se prépare à jouir un jour, plus près de la nature, du fruit de ses sacrifices, de celui de ses travaux. L'air, la pre-

mière nourriture que le ciel lui prodigue sans dépense, qu'il lui renouvelle sans cesse, il le respire nuit & jour aussi pur qu'il dépend de lui (XXXIII). Destiné, comme tous les êtres vivans sur la terre, à être continuellement plongé dans l'atmosphère, il fuit la vie molle & casanière : l'air est toujours pour lui bienfaisant : s'il nuit jamais, c'est à ceux qui, se couvrant à l'excès, & se renfermant sans cesse, s'étiolent, s'affoiblissent par de lâches habitudes, & ne peuvent ensuite éprouver la salutaire impression des élémens, sans en être douloureusement affectés (XXXI).

XXXV.

Il satisfait ses besoins sans outrager la nature, sans dégrader son corps : le travail, l'exercice, l'abstinence, la simplicité & l'appétit aiguisent seuls ses desirs, animent seuls ses goûts. L'eau pure & limpide le désaltère ; des alimens simples le rassasient : il réserve les liqueurs fermentées, les mêts apprêtés & succulens, pour relever ses forces ; il n'en use que dans ses travaux ou contre la maladie. Il fuit la crapule, l'ivrognerie ; elle abrutit, elle abrège les jours ; elle répugne à tout homme qui s'en est préservé ; elle fait horreur à celui même qui s'y abandonne. Il se préserve de l'amour malheureux ; il livre son cœur aux transports de celui qui est honnête : il se défie de la volupté des sens ; elle enchaîne les facultés ; elle énerve la vie ; elle affoiblit l'esprit & le corps ; elle corrompt le cœur ; elle dégrade l'existence : *la volupté est douce ; mais sa suite est amère.* Aimer la véritable liberté & sa patrie, chérir ce qui l'entoure, en être aimé, jouir d'une existence douce & paisible, voir la Nature, être sensible à ses beautés, connoître ses merveilles, les contempler, voilà le fonds inépuisable de ses plaisirs & de ses affections, de son bonheur.

XXXVI.

Il rejette toute ſuperſtition ; il ne ſe fie qu'à la bonté des mouvemens intérieurs qui guident ſa raiſon ; il ne compte que ſur ſes bonnes actions (XX). La ſageſſe ſeule, la raiſon & l'expérience lui découvrent les ſecrets de l'avenir ; il mépriſe tout charlatan qui promet des merveilles. Il ferme ſon cœur à l'appât ſéducteur du gain & des chances du ſort ; il ne tente la fortune par aucun jeu : il mépriſe, il rejette tout gain que ne juſtifient point le talent, le travail & la reproduction. S'il a des loiſirs, il ſert ſa patrie ; il obſerve, il médite, il réfléchit, il s'exerce : jamais il ne conſume en vain les heures. Il ſe préſerve de la langueur ; il fuit la pareſſe, il eſt actif, entreprenant : il fixe ſes deſſeins, il tient à ſes plans : l'intérêt public & les ſoins de ſa famille l'éveillent ; il court au ſecours de ſon frère ; il eſt infatigable pour ſa Patrie. L'oiſiveté conduit au vice ; le travail entretient la vigueur de l'eſprit & celle du corps, *une raiſon ſaine dans un corps ſain !*

XXXVII.

Il redoute, plus que la mort, la dépendance (XXIII) : s'il ne ſe donne des occupations réellement productives, en vain ſon pays eſt libre, il reſte aſſujéti. Sa ſanté eſt même robuſte, ſes paſſions ſont réglées, ſes deſirs modérés, ſes beſoins réduits (XXV) : mais, s'il ne cultive la terre, s'il n'exerce, d'un bras habile & vigoureux, un des arts de première néceſſité, il eſt abattu, ſubjugué, avili ſous le premier revers. Quelle que ſoit ſa ſituation, il n'admire donc pas ſeulement les arts utiles, il les exerce ; il en choiſit un ; il en fait ſa profeſſion, il le pratique. Sa première ambition eſt d'avoir ſon pain aſſuré par le métier qu'il fait, & le travail qu'il eſt capable de

ſupporter (XXX). Il mépriſe quiconque, au beſoin, ſeroit réduit à attendre d'un autre ſa ſubſiſtance : celui-là eſt, ou il devient alors, un vil eſclave; l'autre, dans les occaſions extrêmes & difficiles, ne ſe prononce qu'avec plus de fierté.

XXXVIII.

Son temps eſt rempli par le travail, par l'acquit de ſes devoirs, par la pratique des vertus ſociales, par ſes repas frugals, un repos modéré & paiſible. Il trouve des heures pour méditer dans la ſolitude, pour jouir avec ſa famille, pour converſer avec ſes concitoyens, s'unir à leurs fêtes, prendre part à leurs exercices, à des délaſſemens innocens; enfin, pour faire ſes affaires domeſtiques, & s'acquitter des fonctions que la confiance publique lui donne à remplir. Mais toujours fidèle à la Nature (XXX), il n'intervertit que par néceſſité l'ordre qu'elle fixe à ſes travaux : il profite du jour, il ſe repoſe la nuit. Le ſoleil ſur l'horiſon fortifie, ſon abſence affoiblit tout être agiſſant : la nuit couvre les deſſeins pervers, le jour éclaire les intentions droites; l'une favoriſe le méchant, l'autre ſeconde l'homme de bien.

XXXIX.

D'heureuſes habitudes lui donnent la paix de l'ame, la modération des deſirs, le contentement du cœur, la ſanté & les autres biens qui en ſont le prix. Après eux, le ſéjour de la campagne & ſes travaux, la contemplation de la nature, les jouiſſances de l'eſprit, celles ſur-tout du cœur, une femme eſtimable, des enfans dignes de lui, un ami fidèle & ſage ſont les tréſors qu'il ambitionne (XXXV). Avec eux, il eſt indifférent ſur le jour & la manière qui terminera ſa carrière : toujours

prêt, il marche ſans crainte: il eſt exempt de reproches, il a fait quelque bien; il a aſſez vécu, il a joui, il meurt en paix.

X L.

L'HOMME CIVILISÉ & inſtruit par la ſageſſe, fidèle à l'inſtinct de la nature & à la raiſon, trouve déja une grande partie de ſon bonheur individuel dans la ſenſibilité & la droiture de ſon cœur, dans l'inſtruction & la clarté de ſon eſprit, dans l'étendue, la juſteſſe & la force de ſa raiſon, dans l'activité de ſon ſens intérieur (V, XX), dans la ſanté de ſon corps (XXX), enfin, dans une vie ſobre & laborieuſe, exempte de reproches, chère à la mémoire de ſes ſemblables. Mais il ſera en outre CITOYEN, & l'amour de la patrie envahira toutes ſes affections; il brûlera du deſir de voir tous ſes frères innocens & heureux. Si ſon pays gémit dans les fers, il aſpirera à l'en délivrer: s'il eſt libre, il veillera ſans ceſſe pour ſa liberté; il s'efforcera de le faire arriver au plus haut degré de bonheur par la régénération des individus & l'amélioration de l'organiſation ſociale. Son cœur connoîtra alors les jouiſſances les plus exquiſes: des penſées plus actives, plus élevées, donneront le caractère le plus ſublime à toute ſa perſonne: ſon amour expanſible ſe peindra dans ſa phyſionomie; elle brillera de quelque choſe de divin: la force, le courage, le génie, la majeſté de l'Homme éclateront ſur ſon front, & annonceront dans cet Être ſocial, lorſque, *civiliſé & inſtruit*, il reſte *libre & vertueux*, le chef-d'œuvre de la Nature, le chef-d'œuvre du TOUT-PUISSANT.

TITRE III.

Rapports de l'homme avec ses semblables, & tout ce qui l'entoure ; devoirs qui en résultent.

XLI.

La connoissance que la sympathie qui lie ensemble les hommes, tient à quelque chose qui embrasse l'univers, & que notre raison guidée par un sens intérieur toujours juste, est une émanation indestructible de l'intelligence qui se découvre dans toutes les parties de la Nature, (I. X.) donne à l'Homme un élan vers ce qu'il croit vrai, un courage pour le dire & une ardeur pour le bien de ses semblables, qu'il ne connoîtroit pas autrement.

XLII.

Celui qui associe à cette connoissance l'idée de la perfection, & qui la développe par la contemplation assidue de la Nature (VII), quelques opinions d'ailleurs qu'il entretienne, étend l'horison de son esprit, agrandit la sphère de ses affections (XVI) : il est par toute la terre en harmonie avec les gens de bien ; dans sa patrie, il ne fait qu'un avec tous les bons citoyens. L'amour pur de la justice l'enflamme ; un saint enthousiasme lui fait franchir toute considération, toute crainte ; il fait imperturbablement le bien ; il défend le foible ; il secourt le malheureux ; il combat la tyrannie ; il annonce la Morale ; IL DIT LA VÉRITÉ AUX HOMMES. Son cœur est pur, son esprit droit ; il croit à l'immortalité de la portion de son être, qui pense, qui veut & qui choisit : c'est le point d'appui de sa probité, l'égide de sa vertu, la garantie publique de la droiture de ses actions & de ses pensées les plus secrètes.

XLIII.

Il étudie la ſageſſe parfaite, & il deſire néceſſairement d'en retrouver l'émanation dans la ſociété qu'il forme avec ſes ſemblables (V). Il voit que tout eſt ſoumis à un ordre immuable, à l'éternelle intelligence, à la Cauſe-première, incompréhenſible : il voit le plus petit atôme agir toujours ſelon ſa nature, & n'obéir pas moins exactement aux lois générales de l'univers. Par une analogie naturelle, ſa raiſon le détermine invinciblement, & ſon cœur, conſervé ſimple & pur, naturellement le porte à être tout auſſi fidèle à ſa propre nature, à ſuivre le ſens intérieur qui le guide, & à diriger ſes actions, ſes ſentimens, ſes penſées, par des principes certains & invariables, vers l'utilité de la ſociété dont il eſt membre, & vers celle de l'humanité entière, ſeul & même but pour que les hommes vivent en paix, ſoient heureux (XX).

XLIV.

Faiſant en conſéquence de bonne foi ſes efforts pour concourir à l'harmonie générale de la Nature, dans le point où il eſt placé, amant du vrai, du bon & du beau parfait (VIII), ami de ſes ſemblables avec qui ſon ſort eſt intimement uni (XXXIII), il ſuit ſcrupuleuſement ſes devoirs (XV) : il oppoſe les lois de la Nature, ſon immenſité, ſes terribles révolutions & ſa durée, à la briéveté de la vie humaine, à ſes folies, à ſes vains projets (XXI à XXVIII) ; & par ce contraſte, il écarte les pitoyables querelles, il éteint les guerres inhumaines, il comprime le ridicule orgueil, il fait taire les paſſions qui étouffent la vérité, qui immolent la juſtice.

XLV.

Etendre la paix & la fraternité ſur la terre ; démaſ-

quer l'hypocrisie; éteindre les torches de toutes les espèces de fanatisme; combattre les diverses sortes de tyrannies; secourir, défendre l'opprimé; rétablir tous les droits de ses semblables; faire commercer les hommes, d'idées grandes, utiles au genre humain; établir entre eux des liens nouveaux de fraternité; les guérir de leurs préjugés, sans les violenter, sans les contraindre; assister de toutes ses facultés les progrès de la civilisation générale, & combattre même, s'il le faut, par la force des armes, les tyrans ennemis de ces progrès; perfectionner la Morale & l'instruction publiques, les habitudes privées, toutes les parties du gouvernement; travailler à établir le meilleur systême social d'après la raison & le type que la Nature en donne dans notre propre organisation; telle est la vocation, tels sont les devoirs de tout homme doué d'une raison forte & d'un cœur généreux. Il médite ses rapports véritables; il a un sentiment juste de la société à son origine & dans ses accroissemens, & il se livre, sans danger pour elle, à la voix intérieure qui lui parle, qui l'appelle, qui le lance dans la carrière de la philantropie, de l'héroïsme & de l'humanité (XLII).

X L V I.

Sans la raison, la Morale & les lumières, sans la Nature toujours présente, le mensonge, l'erreur & les passions font bientôt, de celui qui commença par être l'ami des hommes, un nouveau bourreau de l'humanité; de celui qui sauva une fois sa patrie, un nouvel oppresseur de la liberté; de celui qui s'annonça pour rétablir la raison & la vérité, un farouche destructeur de la Morale, de l'instruction, des sciences & des arts.

L'homme instruit par la sagesse (X), qui veut le bien de l'humanité & la liberté de sa patrie, se précautionne donc, contre les suites funestes de toute passion,

de tout engouement, de tout enthousiasme. Il abhorre la violence; il n'avance dans ses desseins qu'en améliorant les hommes; il ne connoît de moyens que ceux qu'il puise dans la Morale la plus parfaite & le disséminement de l'instruction. S'il a jamais recours aux armes, ce n'est que contre les ennemis extérieurs & déclarés de sa patrie, ou lorsqu'il a bien mis en évidence, que la cause de la justice est en présence de la tyrannie, de la même manière qu'un individu l'est vis-à-vis de son assassin. Il a un sentiment juste de ses rapports avec la liberté générale & les progrès de l'humanité; il sait que les hommes ne se perfectionnent, que la liberté ne s'établit, ne se consolide, que les lois ne s'améliorent qu'à l'aide du temps, de l'expérience, des lumières & de la réflexion qui n'est possible qu'au milieu de la paix.

Il obéit donc premièrement aux liens qui l'attachent à la société dont il est membre, à ses semblables qui l'entourent immédiatement. Il suit aveuglément la conduite que ces rapports plus prochains lui prescrivent; c'est à eux qu'il se dévoue. S'il ne fait point graviter isolément sur lui-même son propre intérêt, il ne perd point aussi son énergie; il n'égare point ses sentimens en les exaltant à l'excès, en les étendant sans utilité à une distance infinie: il s'identifie avec ce qu'il a de plus cher; sa Patrie, sa femme, ses enfans, ses amis, ses voisins, ses concitoyens. Sa propre conservation n'est plus en lui-même, elle est dans eux: c'est pour eux qu'il pense, qu'il agit, qu'il travaille sans cesse; il est heureux s'ils prospèrent; ils le comblent des biens de l'amour, de l'amitié, de l'estime, de ceux de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, de la plus charitable bienveillance, enfin, de tous les plaisirs attachés au travail & à l'abondance que l'ordre public & les vertus privées procurent. Ainsi, c'est à lui-même qu'il sacrifie en les servant avec zèle, en les

défendant avec courage, en bravant pour eux les peines & les dangers, en souffrant pour eux la mort (XXXIX, XL).

XLVII.

Il cherche dans une tendre épouse un ami sûr, qui l'aide à remplir ses devoirs, qui partage ses goûts, ses peines, ses plaisirs, son sort, avec qui il commence, pour ainsi dire, & finisse la vie. Il se propose, en s'unissant à elle, de se faire remplacer, dans la Nature & la Société, par des êtres meilleurs que lui-même. Dans ce généreux dessein, il fortifie ses premiers ans contre toutes les erreurs qui entourent l'adolescence: & guidant vers cette destination sublime sa bouillante jeunesse, il subjugue ses premières passions. Il dirige vers ce véritable but de son existence, ses pensées, son activité, ses efforts, dans le plan que la sagesse lui trace pour sa situation. Il choisit avec soin & sans précipitation cette compagne de ses jours; pour la mériter, il travaille à péparer leur bonheur commun; en l'attendant, il ne s'unit jamais avec ces femmes infidèles, qui ne voient dans l'acte le plus sacré, dans l'alliance la plus solemnelle, qu'un vain caprice, une faveur stérile ou le sceau d'un traité dicté par l'avarice, l'orgueil, la vanité ou la luxure (XXXV).

XLVIII.

Ornée à ses yeux de graces & de vertu, il aime exclusivement celle qu'il a choisie: il nourrit avec elle les pensées, les sentimens qui rectifient, agrandissent la raison, épurent, satisfont le cœur. Ils prennent ensemble un soin commun de leurs affaires domestiques; ils s'encouragent mutuellement au bien; ils sont l'un à l'autre mutuellement fidèles; ils pratiquent devant leurs enfans

le bien qu'ils veulent leur inculquer; ils nourrissent avec eux l'amour le plus ardent pour la liberté & la Patrie ; la Patrie, dont le nom embrasse toutes leurs affections, la liberté, sans laquelle ils n'auroient plus de patrie! Ils consomment peu pour eux-mêmes; ils produisent, par leurs travaux unis, le plus qu'ils peuvent, pour la société : ils économisent pour leur famille ; ils vivent frugalement avec elle; avec elle ils s'entretiennent dans une uniforme simplicité. La Nature est simple mais élégante; ils s'attachent à l'imiter sans aucun faste: ils sacrifient à l'amitié & aux graces; & jamais, dans aucune saison de la vie, le soleil du bonheur ne se couche pour eux.

XLIX.

Le meilleur citoyen répand autour de lui toutes ses facultés. Austère à soi, complaisant pour les autres, il jouit & il aime à voir jouir des biens, des dons de la Nature : il sourit à tous ses frères, à tous les bons citoyens. Il estime l'aisance, parce qu'elle est utile au développement des talens & des vertus; la richesse, parce qu'elle naît de l'abondance, & qu'elle la produit. Il respecte & défend la propriété, parce qu'elle est le produit accumulé du travail, la récompense estimable de la reproduction qui a alimenté & fait fleurir sa Patrie. Par son industrie il conserve, il améliore ce que par elle il a déja acquis, ou qu'acquit pour lui celle de ses auteurs. Mais il ne thésaurise point : pour bien élever, pour établir ses enfans, pour aider ses concitoyens dans la peine, pour secourir son pays en danger ou assailli de quelque calamité, il n'y a pas de propriété qu'il ne sacrifie volontairement. L'avarice ne rapétisse pas sa raison, elle ne ferme jamais son cœur au cri de la Patrie ou de l'indigence; il ne meurt pas de besoin sur un monceau d'or.

S'il travaille pour autrui, il se contente d'un salaire, d'un bénéfice raisonnable : la reproduction, son talent & sa peine justifient toujours son gain. S'il prête son capital à intérêt, il n'en retire que celui qui est fixé par la loi. La monnoie, le numéraire n'est rien par lui-même : le travail seul le fait produire : le travail qui le féconde ; le travail qui seul nous couvre, nous nourrit, nous protège ; le travail enfin, qui seul tourne la Nature à nos besoins, & fait fleurir la Patrie, ne doit point être étouffé par l'avidité paresseuse de l'agioteur, de l'usurier : le meilleur Citoyen ne s'honore donc que d'une industrie honnête, du travail utile de son esprit ou de celui de ses mains (XXXVII).

L.

Il est patient dans ses travaux & prévenant pour tous ceux qui l'entourent : il supporte paisiblement la contradiction ; il avoue lui-même facilement ses torts ; il les confesse avec candeur. Il se concilie les esprits les plus difficiles ; il ferme son cœur à la colère, & il ne souffre point des ravages de l'emportement ; l'impatience ne détériore ni ses traits, ni sa complexion. Il se préserve des fureurs hideuses du despotisme d'un homme sur son semblable. Doux dans ses moyens, ferme dans ses principes, actif & prudent dans sa conduite, inébranlable dans ses résolutions, constant dans ses entreprises, sage dans ses projets, il enchaîne les succès, & n'a jamais d'autre secret que sa sagesse & sa constance, une volonté forte, républicaine ; de politique, que la plus stricte morale ; de règle & de but, que ses devoirs, la paix & le bonheur de ses semblables. La fatalité est la doctrine des esclaves : en homme libre, il se fait lui-même sa destinée.

L I.

Il élève ſon cœur ſi haut, qu'aucune inſulte ne peut l'atteindre : plus il eſt fort, plus il pardonne : dans tous les êtres où la Nature a placé la force, elle a mis dans leur cœur la générosité. Il ſe ſouvient du bien, il oublie le mal ; il hait la méchanceté ; il plaint le méchant : il étudie la cauſe de ſon aveuglement ; il la combat : il cherche tous les moyens de le regagner au bien, à la vertu. Il répond au mal qu'on lui fait, par le bien qu'il rend : il veut la converſion & non la mort : ſon cœur ſe dilate encore là où celui de l'homme haineux ſe reſſerre. La vengeance, le reproche amer, l'injure, le zèle faux, le zèle outré, les préventions éterniſent les diſſentions & les haines ; le pardon, l'oubli des torts, le zèle pur, la fraternité, la charité les éteignent (XLIV).

L I I.

Il eſt content de ſon propre ſort ; il n'envie point celui qui eſt ou qui lui paroît plus heureux. Des ſuccès non mérités ne le touchent point : il voit au bout la juſtice qui s'avance. Il ne sèche pas de douleur, de dépit de n'être pas connu, de n'être point apprécié, de ne pas réuſſir ; & la lividité, la maigreur n'accuſent pas le tourment de ſon ame (XXX). Il parle peu de lui-même ; il fait le bien, il eſt modeſte ; ſa conſcience lui ſuffit : il compte ſur le progrès naturel de la vérité, de la raiſon, ſur la récompenſe qui ne peut manquer de couronner tôt ou tard la véritable vertu (XIV). Il ne ſe plaint point de cet *Univers* ; il tâche conſtamment, pour l'améliorer, d'être bon. Il plaint ſincèrement les méchans, & il laiſſe à la raiſon univerſelle le ſoin de les punir & de tirer avantage de leur malice (XIV).

L I I I.

Jamais il n'avilit le don de la parole, jamais sa bouche ne se déshonore par le mensonge. Il est sage sans dissimulation; il méprise la ruse, la finesse; il hait la fausseté : il publie avec courage ce qu'il croit vrai & juge utile à dire (XIX); mais il évite de donner pour des vérités les erreurs de son cœur, le produit de son ignorance ou de son imagination, & d'ajouter ainsi, aux méprises & aux folies des autres les siennes propres. Dans les suffrages pour les élections ou pour un jugement, pour une opinion, un vœu quelconque, il est scrupuleusement attentif : après s'être éclairé par les avis de ses concitoyens, il pense, il réfléchit, il médite, il examine les questions sous toutes leurs faces; & il tire après, entièrement du fond de sa conscience, son jugement sur les choses & sur les personnes. Il le déclare avec la fermeté modeste qui caractérise le vrai républicain; & il ne se laisse intimider par aucune violence, par aucune clameur. Il est ensuite entièrement dépendant de la loi, excepté si elle lui ordonnoit une iniquité palpable, un crime évident contre l'humanité. Dans les autres cas, il sert & ne juge point sa patrie; il lui obéit indépendamment de sa propre opinion : il fait seulement ce qui dépend de lui, pour faire toujours ressortir la justice & la vérité de l'avis du plus grand nombre. Jamais il ne lui substitue le sien ou celui d'un autre individu. Il hait, il combat les moyens que les intrigans emploient pour faire prédominer leur volonté despotique. Quelque personne que la majorité choisisse ou fasse prévaloir, il les respecte, il les fait respecter : s'il croit que l'opinion publique s'égare, il dit ce qu'il en pense, & il attend paisiblement qu'elle revienne par l'effet du cours des choses, du reflux des opinions & des lumières.

L I V.

Il obéit sans résistance à la loi impérieuse de la Nature, à la nécessité. Il supporte l'infortune, la peine, la douleur, avec résignation, avec courage. L'emportement & l'abattement aggravent également tous les maux; la véritable force morale est dans la sagesse. Il ne cède jamais au désespoir; il ne se donne point la mort. Dans les situations extrêmes, il préfère, sans doute un trépas glorieux à une vie honteuse; mais il fait alors d'une manière utile le sacrifice de ses jours. Ne désespérant jamais de sa Patrie, de la cause de la justice & de la vérité, il finit par un trait héroïque, par une bonne action (XIV, XV). Dans l'infortune ou la prospérité, il ne s'oublie point; jamais la MODÉRATION ne l'abandonne; il est toujours actif & vigilant; à côté des succès il voit les revers; il porte à tous les postes les mêmes sentimens: les temps & sa position changent; il reste le même, ami constant, citoyen zélé & fidèle, croyant de bonne foi, ou philosophe pur (XIX, XX).

L V.

Il prêche la vertu par l'exemple; sa modestie appaise l'orgueil, satisfait l'envie, prévient la médisance; son intégrité désarme la calomnie; les méchans n'osent l'attaquer, ne peuvent le mordre. Pour se conduire, il approfondit la conduite des autres; — il restreint ses appétits & ses passions dans les bornes prescrites par la raison & par la nature; — il corrige ses penchans; — il maîtrise sa volonté; — il la dirige uniformément vers les actions que ses devoirs lui prescrivent; — il forme son esprit, son cœur, son corps à braver tous les accidens de la vie; — il prend toujours conseil des hommes

hommes vertueux & ſages, — il écoute enſuite ſa raiſon, ſon ſens intérieur, & ne ſe guide jamais que par lui (XIX); — il ne tranſige point ſur ſes droits, il ne compoſe jamais avec la tyrannie; lorſque le moment eſt venu, quand il juge que l'heure du courage a ſonné (LIV), il affronte les dangers, il brave la mort & périt indifféremment, au champ de bataille, ſur l'échafaud ou dans ſon lit; — il ſouffre de faire de la peine à ſes ſemblables, il ſe refuſe à verſer leur ſang. Cependant, après avoir tout fait pour l'éviter, quand le devoir parle, il combat avec courage, il pourſuit avec énergie, il condamne avec fermeté, les ennemis, quels qu'ils ſoient, de ſa patrie, de la liberté, des bonnes mœurs, du repos public. S'il ſuccombe, il ſe repoſe ſur la pureté de ſa vie, ſur ſa conſcience, ſur la reconnoiſſance publique, ſur la juſtice de la poſtérité (XIV, XV), & ſur celle d'un Etre-ſuprême (X, XXVII), qui punit le crime & récompenſe la vertu.

L V I.

Le MEILLEUR CITOYEN règle donc ſes actions ſur la juſtice diſtributive la plus exacte, mais auſſi ſur la charité la plus ardente (XLII). Il apprécie, avec impartialité, les droits, les raiſons, les excuſes des autres; il ne maîtriſe perſonne: pour ſe faire obéir, il emploie la raiſon, la perſuaſion & le ſentiment. Il reſpecte la franchiſe, la bonne foi, la piété filiale, l'hoſpitalité, la fidélité & le malheur; il célèbre l'amitié, l'amour véritable, le courage, le travail & les actions héroïques; il reſpecte la vieilleſſe & l'enfance: l'innocence de celle-ci & l'expérience de l'autre l'intéreſſent, le touchent, l'inſtruiſent. Il obéit à ſes parens; il prend ſoin de leur dernier âge; il honore leur mémoire; il ne ſe rappelle que leurs vertus; il ſuit leurs bons

exemples ; il continue leurs entreprifes ; il accomplit leurs vœux ; il s'entretient d'eux : le fouvenir de leur vie pure & remplie, l'édifie, le foutient, l'encourage ; elle l'excite à de nouveaux, à de plus grands efforts.

L V I I.

Il aime fes frères comme lui-même ; il ne verfe jamais leur fang : il leur fait ce qu'il voudroit qu'on lui fit. Il eft bon fils, bon père, bon époux, époux tendre, ami conftant, citoyen fidèle. Le fort du malheureux, la caufe du foible l'intéreffe, l'attire ; il s'y facrifie, il s'y dévoue. Le triomphe du méchant le repouffe ; il répugne à partager fes fuccès ; il demande, il cherche plutôt la mort (LIV). S'il eft aidé dans fes peines, fecouru dans fes malheurs, le premier befoin de fon cœur eft la reconnoiffance : jamais il ne défavoue, jamais il n'oublie fon bienfaiteur. Il tolère les défauts, il fupporte les opinions, les fentimens d'autrui, lors même qu'ils font contraires à fa propre raifon (XIX). L'efprit de l'homme eft indépendant, fon cœur eft indomptable ; ils fe ferment à la violence ; ils s'ouvrent à la raifon & au fentiment : l'amour feul les gagne ; l'amour feul les change ; la vérité, la confiance & la liberté les ramènent feules, quand ils font prévenus & égarés.

L V I I I.

Le MEILLEUR CITOYEN eft généreux jufqu'au plus entier renoncement de lui-même. Semblable à l'arbre odoriférant qui épanche fes parfums fur la coignée fous laquelle il fuccombe, il embraffe fon frère, alors même que celui ci l'opprime : c'eft fur fes bourreaux & non fur lui-même, qu'il répand fes larmes, le baume de fon amour.

Patient, doux, bienfaisant, il est sans fiel, sans amour propre : il chérit la paix; il déteste la discorde, la guerre & toutes les causes qui les allument; il n'est ni envieux, ni téméraire, ni précipité, il n'outre rien. Son cœur ne s'enfle, ni d'orgueil, ni de dédain : il s'oublie, il est sourd à ses intérêts; il ne se pique point, ne s'aigrit point, ne pense jamais le mal, ne s'arrête sur aucun mauvais soupçon. Il ne se réjouit jamais des peines ou des fautes des autres : quels qu'ils soient, il les avise, il les aide, il les secourt. Pour ce qui le regarde personnellement, de la part de ses frères, il souffre tout; il espère tout; il voit dans leurs humeurs diverses l'harmonie sociale; il les supporte. Enfin, son amour, sa charité ardente se reconnoît à toutes ses œuvres : elle est dans son cœur la sœur de la fraternité, la compagne même de l'égalité, l'ame & le but, le motif de toute force, de toute énergie, de tout courage qui a pour objet la liberté & l'amélioration des hommes. Sans elle, tout lui paroît dans la vie sociale, & tout est effectivement, pour l'homme de bien, aspérités, injustices, dégoûts, servitude, tyrannie, quelque forme de gouvernement qui soit établie: sans elle, la liberté n'est que la licence; le régime de l'égalité parfaite est une chimère; la source des factions, des haines, des divisions y est intarissable; les exclusions les plus iniques, les proscriptions les plus sanglantes naissent à toute occasion; le despotisme vient à leur suite; l'audace & la cruauté règnent; la liberté & l'égalité s'enfuient; l'esclavage renaît pour des siècles.

L I X.

Il ne détruit rien en vain; il conserve, il défend, il protège tout ce qui coûte à la Nature ou à l'Art : il ne frappe qu'à regret & pour ses besoins, l'arbre qui le

couvre de ſon ombrage ou qui le nourrit de ſes fruits; il prête un appui au jeune plan qui s'élève. Mais il reſpecte ſur-tout le ſentiment des animaux, de ceux qui vivent ſans lui nuire, qui embéliſſent ſon ſéjour, ou qui ſont ſes compagnons fidèles, qui partagent ſes travaux (I). Il ne les trouble point à plaiſir; jamais il ne leur fait de mal ſans juſtice, ſans ſujet: il a ſoin de ceux qui le ſervent, il les nourrit bien, il les traite avec douceur, il perfectionne leur race, il s'en fait aimer. La fidélité du chien le touche, les mœurs de tous l'intéreſſent & l'inſtruiſent: il cherche les leçons de la Nature dans leur inſtinct toujours prompt & fidèle; il lit dans leurs regards, dans leurs appétits, dans leurs goûts, dans leurs mouvemens, leurs attitudes & leurs paſſions, le ſceau de l'intelligence univerſelle, de laquelle ſa propre raiſon n'eſt qu'une émanation plus ſenſible & plus vive: & ſi pour ſes beſoins il les frappe de mort, il écarte, autant qu'il eſt poſſible, de ſa victime, la douleur, & des yeux, le couteau cruel, la place enſanglantée. Il ne s'endurcit pas; tout ſang lui rappelle celui de ſon ſemblable, ſon cœur ſe ſoulève d'en verſer. Il n'obéit qu'en frémiſſant, à la loi ſupérieure, qui fait dépendre la vie & la reproduction des eſpèces, de la deſtruction perpétuelle des individus des unes, par les individus des autres.

L X.

C'eſt ainſi que prenant un ſoin égal de ſon ame, de ſes affections & de ſa raiſon (IV, XIX, XXXIX), comme de ſon corps (XXX); exerçant ſon eſprit & ſon cœur, par la méditation & par de bonnes actions; rempliſſant ſes devoirs avec ponctualité, & rapportant tout à l'ordre le plus général, à la perfection la plus conforme aux lois de la Nature (XIX), LE MEILLEUR CITOYEN agrandit ſa propre exiſtence, multiplie ſes plaiſirs (XL),

& tire toujours de lui-même la principale ſource de ſon bonheur. C'eſt ainſi qu'il fait & qu'il partage celui de ſa famille, celui de ſes amis, de ſes frères, de ſes concitoyens (XLVI); c'eſt ainſi qu'il coopère au bien de ceux qui l'entourent, à la proſpérité de ſa Patrie & à l'amélioration des hommes. Il conſerve dans tous les temps, dans toutes les poſitions, une inclination naturelle, un amour vif pour l'ordre le plus parfait, pour la juſtice la plus exacte, pour la bienveillance la plus fraternelle, la plus charitable, pour la pratique la plus généreuſe, la plus pure de toutes les vertus (LVIII). Tel eſt le tribut qu'il paye tous les jours dans ſon cœur, à l'harmonie générale de l'univers & au calcul bien entendu de ſon intérêt individuel (XXXIII), ſoit que ſon cœur éprouve le beſoin & que ſa conſcience lui preſcrive de rendre un culte quelconque à une Cauſe-première, à la ſource des principes; ſoit qu'il penſe ſeulement, ce qui eſt évident dans tous les ſyſtêmes, que les hommes ont été placés en ſociété ſur la terre pour l'embellir, pour jouir enſemble de tous les agrémens que la Nature leur prodigue, pour en être reconnoiſſans, pour ſe rendre des ſervices mutuels & être chacun heureux du bonheur d'autrui (XLVI). Fidèle à ſa propre Nature, il remplit avec ſcrupule & ſimplicité tous ſes devoirs envers *Dieu, la Cauſe-première de ſon exiſtence, envers lui-même, envers ſes ſemblables & tout ce qui l'entoure:* & alors, le plus perfectionné de tous les êtres, il eſt auſſi le plus jouiſſant (XL).

NOTES

Sur les Articles de la Déclaration de la Morale républicaine.

(Art. I à X.) Toutes les opinions religieuſes s'accordent à faire reconnoître dans les ouvrages de la Nature, les ſignes de la toute-puiſſance de ſon Premier-moteur, vers lequel elles dirigent les hommages de ceux qui les ſuivent.

Les ſuperſtitions groſſières qui défigurent la plupart de ces opinions, tomberoient d'elles-mêmes, ſi, au lieu de l'intolérance anti-philoſophique avec laquelle on les pourſuit, l'on avoit véritablement appelé la raiſon pour réformer ce que l'ignorance, la tyrannie & la crédulité leur ont ajouté d'extravagant. Mais voulant les anéantir par la violence, on n'a fait par-tout qu'expérimenter leur néceſſité & leur force.

Je donnai à la fin de 93 (vieux ſtyle), la traduction de l'écrit de T. Paine, intitulé *le ſiècle de la raiſon, ou recherches ſur la vraie théologie & ſur la théologie fabuleuſe.* Cet ouvrage, d'une extrême clarté, me parut pouvoir être donné comme le manifeſte de la philoſophie, pour rallier à l'étude & à la contemplation de la Nature tous ceux qui manquent de foi aux croyances religieuſes, & qui cependant ne demanderoient pas mieux que d'être dirigés & réunis, pour rendre à l'Auteur-Suprême de toutes choſes un hommage digne de lui, & propre à les éclairer, à les améliorer, à les rendre plus heureux.

L'étude de la Nature offre le champ le plus vaſte au zèle & à l'imagination, ſans être au-deſſus de la portée des eſprits les plus vulgaires & les plus ſimples. Les uns

peuvent en concevoir plus, les autres moins : mais tous y puiſeront de quoi nourrir leur eſprit, ſervir à leurs beſoins, & animer leurs ſentimens envers l'Auteur de leur exiſtence : tous y prendront, ſur-tout, cet accord d'idées, ſans lequel les hommes ſeront perpétuellement déſunis, & ce goût du vrai, du beau & du bon, ſans lequel, malgré toutes les leçons de la ſageſſe, les hommes ne s'amélioreront jamais.

Depuis la révolution, pourquoi les Citoyens qui ſe diſent philoſophes, n'ont-ils point formé ces réunions que je deſire & que je ſollicite, pour offrir, dans une inſtruction ſolide, un aliment aux eſprits cultivés & aux cœurs ſenſibles, qui ont beſoin de ſe réunir à leurs ſemblables & d'adreſſer avec eux, ſans mélange de ce qu'ils croient ſuperſtition groſſière, des vœux à Dieu ?

Quand la liberté triomphe, cette grande idée qui aſſureroit à jamais ſes deſtinées, reſtera-t-elle long-temps encore dans le mépris? (voyez *Baſes fondamentales, &c., avril 93.*) Je ne puis le croire. Nous touchons ſans doute aux plus grands développemens ; le vrai zèle prendra auſſi ſon eſſor, & l'étude de la Nature, la deſcription de ſes ouvrages, l'admiration de leurs harmonies & de leurs perfections, la contemplation de l'Univers, ſe compteront au moins parmi les cultes qui réuniront les hommes, qui les toucheront & les inſtruiront dans la préſence & ſous l'influence de l'ÉTERNEL.

Depuis vingt ans cette idée fait l'objet de ma penſée. J'invite en conſéquence ceux dont les ſentimens ſe trouveront d'accord avec les miens, à ſe faire connoître, à m'écrire & à compter ſur la force de la volonté des gens de bien, quand il s'uniſſent avec affection, pour un but louable, pour un objet utile.

Je ſuis convaincu que la vraie tolérance de toutes les opinions conformes à l'ordre de la ſociété, ne s'établira réellement, & que le nouvel ordre des choſes ne ſe

consolidera par elle, que lorsque la philosophie, guidant elle-même, par une doctrine pure, ses propres sectateurs, ne persécutera plus les autres opinions; lorsqu'elle les respectera au contraire, dans la bonne-foi de ceux qui les professent, & qu'elle les réunira même, sur un point commun, celui de l'étude & de la contemplation de la Nature, ce premier hommage à rendre à l'auteur de l'Univers.

(X à XX.) Je crois avoir développé dans ces articles des principes communs à toutes les opinions religieuses, & capables de guider & de contenir ceux qui les rejettent. Si ces principes étoient secondés d'une instruction pure, un peu *onctueuse*, puisée dans les ouvrages & les phénomènes de la nature, comme je l'ai demandé dans la note précédente & dans tous les écrits que j'ai publiés, je suis convaincu qu'ils pourroient avec elle plier à la pratique de la Morale la plus sublime, cette foule de prétendus philosophes, d'incrédules, de libertins, d'égoïstes & d'impudens ambitieux, aujourd'hui abandonnés sans frein à tous les déréglemens de l'esprit & du cœur humain.

(XXI à XXVII.) J'écrivis ces articles dans les momens les plus affreux de la tyrannie de Robespierre & de ses complices. Je me persuadois qu'ils pourroient, dans un moment opportun, produire un grand effet pour la faire haïr & soulever contre elle. Le 9 thermidor a été plus expéditif; & j'ai ajourné mon travail pour me joindre à ceux qui ont fait cette révolution & qui l'ont soutenue.

Les traits les plus heureux de ce qu'on lit ici, un sublime génie, Linné, *suédois*, les avoit recueillis avant moi, dans les philosophes anciens, comme l'esquisse de la connoissance de l'Homme, qu'il lui recom-

mande, à ſon article du *ſyſtema naturæ*, (Homo ! *noſce te ipſum*).

Ceux qui approuveront mes vues morales & *religieuſes* pour réunir toutes les opinions & les cultes, dans la contemplation des ouvrages du Premier-moteur, auront ſans doute plaiſir à voir l'élan donné à l'homme vers ſa propre régénération, vers la véritable liberté, par l'infatigable obſervateur à qui la ſcience de la Nature a le plus d'obligations.

(XXVIII à XXXII.) En faiſant connoître à l'homme les ouvrages de la nature, on le rapprocheroit utilement de lui-même. L'inſtitution des ablutions feroit alors facile à établir par la ſeule perſuaſion. Il en ſeroit de même de l'habitude de vivre davantage au grand air, de la ſimplicité dans les alimens, & de l'uſage des frictions après les lotions fréquentes du corps. Ce régime ſalutaire, introduit dans nos mœurs, feroit une révolution dans la ſanté, dans la conſtitution phyſique des hommes, auſſi conſidérable encore que celle que fit l'uſage du linge. (Voyez comment la *lèpre* fut extirpée ; *hiſtoire du duché de Valois*, par l'abbé Carlier, in-4°. vol... p...)

Malgré le linge en effet, & d'autres avantages qu'a acquis depuis la ſociété, tel que le pavé des rues dans les grandes villes, il ne faut qu'un peu de réflexion, pour reconnoître que l'Homme, je demande pardon de le dire, eſt encore un des animaux les plus ſales.

Je ne parle pas ſeulement de la claſſe de la ſociété la plus pauvre, que ſes haillons, ſes travaux & ſes demeures reſſerrées expoſent davantage à tous les inconvéniens du mauvais air, de la pouſſière & de la malpropreté ; mais j'entends parler de l'homme lui-même qui vit ſans travail & dans l'aiſance. Avec quelle inattention ne reſpire-t-il pas, plus de la moitié de ſes jours, l'air corrompu & empeſté des villes mal-ſaines, des habitations

étroites & fermées, des ſpectacles, des aſſemblées & des cercles où il ne cueille ſi ſouvent que des vices, de l'ennui & les ſemences de la mort ! Sa vie caſanière fait languir toutes les ſecrétions de ſon corps ; & ſon ſang, tous ſes fluides & même ſes ſolides s'impreignant des miaſmes abſorbés des matières de ces ſécrétions ralenties, deviennent le ſiége des maladies les plus nombreuſes, les plus compliquées, les plus opiniâtres, les plus mortelles.

J'oſe dire que cette vérité, que ce coin du rideau que je découvre ici, & qui cache une des ſources les plus fécondes des misères humaines, a ſon prix autant que d'autres, dont leurs prétendus poſſeſſeurs ou inventeurs font tant de bruit. Mais je dois dire ſur-tout, que l'inſtitution républicaine, à l'idée de laquelle cette vérité m'a depuis long-temps conduit, offre au légiſlateur le moyen aſſuré, de retrancher de la vie humaine la plupart des infirmités qui la rendent ſi ſouvent inſupportable.

C'eſt un des objets que j'eus en vue dans un écrit que je fis à la hâte au commencement de 92 (v. ſt.), & qui s'eſt aſſez répandu à cette époque, ſous ce titre : *De l'influence de la liberté ſur la Santé, la Morale & le Bonheur.* Je voulus y marquer le véritable but de la révolution, la régénération de l'homme, & les moyens raiſonnables & certains pour l'atteindre, les mêmes que pour faire aimer la révolution.

Que mon plan, & l'idée dont il eſt ici queſtion, n'ait pu être ſaiſi par les médecins vulgaires, qui ne s'élèvent pas au deſſus des drogues de la pharmacie & des intérêts de leur état, il en eſt très-peu dans ce cas ſans doute, rien ne m'étonneroit : mais qu'il ait été méconnu ou mépriſé par les révolutionnaires, par ces hommes envoyés de la providence pour rompre les fers de leur Patrie ; c'eſt bien là ce que je ne ceſſerai de déplorer, & ce qui, j'oſe dire, eſt cauſe du fléau cruel dans lequel la révolu-

tion, pendant quinze mois, a paru ſe changer. Aujourd'hui qu'il s'agit de guérir tous les maux qu'il a faits, & de les faire oublier par de grandes & ſalutaires inſtitutions, je n'ai ſans doute pas beſoin de m'étendre davantage ſur le ſujet dont il s'agit, pour le faire comprendre. Si ce que je démande, paroît ſimple, on ſe ſouviendra que tel eſt le caractère eſſentiel de toutes les choſes nouvelles, grandement utiles. Je ne craindrai donc pas d'entrer en explication.

Notre peau eſt principalement formée du tiſſu des vaiſſeaux & des nerfs qui s'y épanouiſſent, & ſont en rapport avec tout le reſte du corps; elle eſt fournie d'une multitude innombrable de petits corps glanduleux & de pores inhalans & exhalans, qui la rendent auſſi perméable qu'un crible. L'eau, l'air, le froid, l'humide, le ſec, les vapeurs émollientes, aromatiques ou ſpiritueuſes, appliquées à ſa ſurface, offrent des moyens de médicamenter nos corps, plus efficaces, auſſi variés & moins dégoûtans que ceux employés le plus communément.

Fortifier par l'impreſſion du froid; aſſainir par l'abſorption de l'air & de la lumière; d'étendre ou rafraichir par des fomentations ou bains, l'extremité des vaiſſeaux; par des lotions & des frictions fréquentes, les purger des impuretés qu'ils contiennent: c'eſt, dans toutes les maladies, aller à la ſource véritable du mal, & c'eſt, en ſanté, faire ce qu'il y a de plus utile & de plus agréable, pour tenir le corps diſpos.

Voyez la plante recouverte, foible & ſans couleur, qui s'étiole, ou plutôt encore, voyez un bel arbre placé ſur un chemin poudreux, développer au printemps la plus belle verdure. Au ſolſtiche, il deſsèche, il dépérit. Ses ramaux blanchis par la pouſſière, ne pompent plus l'humide de l'air. En vain, vos ſoins prodigueroient l'eau à ſes racines, ſi vous ne la faites jaillir ſur ſes branchages, ou ſi une pluie bienfaiſante, en le lavant, ne rouvre ſes

pores obſtrués. C'eſt alors ſeulement, que ſa verdure renaît & que ſes feuilles flotent de nouveau avec volupté au milieu de l'air qui les agite.

Tel eſt l'homme recouvert de ſes vêtemens, quelque propres & de quel tiſſu qu'ils ſoient : Et en jetant autour de ſoi les yeux, on n'apperçoit que trop, qu'une moitié au moins de l'eſpèce manque abſolument de quoi changer les ſiens, & qu'un quart encore ne peut point les renouveller auſſi ſouvent qu'il ſeroit deſirable.

Etions-nous plus que les animaux, deſtinés par la nature à vivre dans des gaines que nous employons tant d'induſtrie, de travaux, de ſoins & quelquefois de crimes à nous procurer ? Pourquoi a-t-elle donc parſemé la ſurface de nos corps de cette multitude innombrable d'organes qui expirent & inſpirent continuellement les fluides aëriformes, que notre vie rejette au-dehors ou qu'elle attire au-dedans ?

Je ne prétends aſſurément rien changer à nos goûts, à nos habitudes, à nos beſoins, à nos préjugés : mais au moins ſachons en balancer les inconvéniens. Pour régénérer promptement l'eſpèce, prenons des habitudes ſagement combinées, qui redreſſent ce que la ſociété, ſes travaux & quinze ſiècles de dégradation ont vicié.

(XXXI à XL) Rapprocher de l'intérêt individuel celui de la Patrie, l'amour de la liberté & le déſir de tout amélioration poſſible, tel eſt le but que je me ſuis propoſé dans ces différens articles.

(XLI à LX). Je n'entrerai pas dans de grands développemens ſur le titre troiſième de la déclaration de la Morale-républicaine. Je dirai ſommairement, que j'ai fait tous mes efforts, pour y renfermer la doctrine qu'il falloit inculquer dans le cœur & l'eſprit de tous les amis de la liberté, dès le premier jour de la révo-

lution. Elle étoit néceſſaire à tous, mais principalement à ceux qui étoient le plus aigris par le ſentiment des maux de l'eſclavage, & qui pouvoient plus facilement être la dupé du ſyſtême de *l'exagération*, par lequel les ennemis de la liberté devoient naturellement chercher à la renverſer, quand les ambitions diverſes, fourmillant de toutes parts, n'y auroient pas également tendu. Régénérés par cette doctrine, ils euſſent mépriſés les *démagogiſtes* flagorneurs qui, les ont trompés & perdus : ils euſſent été capables de cette réſiſtance énergique, mais *paſſive*, qui auroit avancé la cauſe de la liberté, tandis que leurs violences & leurs agitations continuelles l'ont toujours miſe en péril.

Le courage *paſſif* eſt eſſentiellement, dans preſque toutes les circonſtances, celui de l'homme vertueux, qui veut véritablement arriver à la vérité & à la liberté de ſon pays. Ce n'eſt que lors qu'elles ſont, ainſi que je l'ai ſouvent répété, en priſe avec la tyrannie, comme un homme ſurpris l'eſt avec ſon aſſaſſin, qu'il repouſſe la violence par la force. Sa conduite vis-à-vis de ſes frères, ſa conduite dans leurs aſſemblées, dans les conſeils de la Nation, eſt tracée dans une ligne toute différente, que celle qui guide les enfans de la Patrie contre ſes ennemis ouverts & déclarés.

Une fauſſe fierté, qui n'eſt qu'un orgueil mépriſable, à beau faire méconnoître & mépriſer ce courage : il n'en eſt pas moins celui qui part du dévouement le plus généreux, & qui a, dans tous les temps, le mieux ſervi la cauſe de la raiſon & de la juſtice.

Me fera-t-on après cela le reproche d'avoir trop ſervilément copié la Morale de l'évangile ? Je l'ai franchement déclaré : la philoſophie ou plutôt les préjugés des philoſophes ne m'empêcheront point d'avouer ce que je crois vrai & qui me paroît utile. Cette Morale, j'en ſuis convaincu, eſt eſſentielle à l'exercice de la liberté &

aux moyens de l'établir. Je laiſſe à chacun de penſer ce qu'il voudra ſur ce qui lui eſt ſeulement acceſſoire ou même étranger.

Les uns critiquent les dogmes, les autres les prêtres. Mais que peut cette critique au fonds & près d'un légiſlateur véritablement philoſophe ? (Voyez la première édition de l'ouvrage, *Baſes fondamentales*, &c., diſtribué à la Convention, en avril 1793.)

Nous ſommes encore pour la politique ce que nos pères ont été pour les beaux-arts. Ils ébauchèrent ceux-ci : nous ébauchons l'art ſocial. Il viendra le temps où la théorie l'emportant enfin ſur la barbarie & le vandaliſme dans cette partie, comme il eſt arrivé dans les autres, quelques philoſophes calculeront une loi comme un phénomène phyſique ; le peuple certain du réſultat, la conſacrera par ſon aſſentiment, & le bonheur ſe fixera ainſi ſur lui, dès qu'on ceſſera de lui faire vouloir ce qui eſt impoſſible. Mais la Morale & la Morale la plus ſublime peut ſeule conduire à ce point déſirable, de bonne foî, de confiance & d'accord. Sans elle, les partis naîtront toujours les uns des autres : & toujours ils tromperont le peuple ſur ſes vrais intérêts.

Je finirai en donnant quelques explications ſur trois articles particuliers, leſquelles ſont encore néceſſaires.

(XLV.) Je ne ſais s'il paroîtra chimérique de vouloir offrir au commun des hommes notre propre organiſation intérieure, pour modèle, pour type de l'organiſation ſociale. Mais je ſais bien que leurs relations me paroiſſent parfaites. Je ne puis croire qu'elles ſoient l'effet d'un ſimple haſard, ni qu'elles doivent être inutiles, & je ſuis convaicu que ſi elles étoient généralement ſaiſies, ellles ſerviroient à rectifier les jugemens, à mettre de l'accord & de l'unité dans les

idées, à conserver sur chaque partie de la constitution du Corps-politique le véritable esprit dans lequel elles doivent être considérées, & à préserver les Citoyens de bien d'erreurs.

L'on sait l'effet qu'eut le fameux Apologue de l'estomac & des membres du corps, pour faire revenir du Mont-Aventin le peuple de l'ancienne Rome, soulevé contre son sénat. — Cet effet fut uniquement dû à l'extrême simplicité & à l'analogie des choses que cet apologue mettoit en comparaison.

Je ne doute point que l'erreur qui a mis dans les mains de Robespierre & de quelques complices la plus grande des tyrannies, qui ait jamais été exercée, n'ait été considérablement servie, par les fausses idées que l'on présentoit au peuple dans l'image de sa puissance représentée par des colosses bruts, gigantesques.

C'est l'homme lui-même qu'il faut faire connoître à l'homme : c'est son organisation intérieure, & non sa masse, son poids ou sa hauteur, qu'il faut présenter pour l'image de la République; car c'est l'organisation du Peuple, & non le nombre des individus, ni l'étendue du territoire, ni les richesses, ni la puissance, qui donnent la vie & la liberté au Corps-politique.

Que sert-il encore de représenter la force du peuple par une massue, si l'on ne montre au peuple l'organisation intérieure, nécessaire pour que cette massue ne frappe point les têtes de ses meilleurs amis; pour que la scélératesse ne s'empare point de sa direction, & qu'un usurpateur, porté par les vagues populaires; élevé par celles-là même qui lui sont contraires, ne puisse jamais arriver à pouvoir dire : *moi & le Peuple ne faisons qu'un : mes ennemis sont les ennemis du Peuple; qu'il les écrase, je suis le Peuple.*

Un Peuple inorganisé n'est qu'une masse qui s'abandonne à quiconque a assez d'adresse pour se couvrir d'un

peu de popularité. Celui qui eſt organiſé eſt ſeul à l'abri de devenir la proie de la tyrannie. Chez lui tout bon Citoyen a ſon emploi, & tout individu bien intentionné eſt Citoyen. Ceux qui ſont doux ne s'indignent point des atrabilaires; & ceux-ci ne confondent point les premiers avec les ennemis de la patrie. Ils s'eſtiment mutuellement, ils ſe voyent également utiles, également néceſſaires; leurs opinions, leurs vertus, leurs lumières, leurs travaux ſe combinent pour la ſanté du Corps-ſocial, comme la bile & les humeurs douces, plus abondantes qu'elle, ſe combinent pour la ſanté de nos corps.

(XLIX) Le numéraire comme métal eſt marchandiſe vis-à-vis de l'étranger.

Il devient marchandiſe entre les citoyens, à cauſe de ſa rareté ou de ſon abondance, qui dépend du réſultat des tranſactions générales avec l'étranger.

Mais le numéraire, comme la repréſentation des produits accumulés, c'eſt-à-dire, comme capital, n'eſt point une marchandiſe; on ne peut point vendre ſon uſage, comme font les uſuriers.

La reproduction que l'on fait naître avec le numéraire & le travail, les riſques, les ſoins, juſtifient ſeuls les gains qui s'élèvent au-deſſus du taux légal de l'intérêt de l'argent fixé par l'État. (Voyez la note miſe à ce même article, dans la ſeconde rédaction de la déclaration de la Morale républicaine: *Baſes-Fondamentales*, &c., ſeconde édition.)

(LIX) L'on ne trouvera ſans doute pas que je pouſſe trop loin l'attention de l'homme pour les êtres qui l'entourent, & particulièrement ſa commiſération envers les animaux que la Nature lui a, pour ainſi dire, plus particulièrement aſſociés. S'il eſt quelqu'un qui me blâme, je l'invite à obſerver davantage qu'il

ne

ne l'aura probablement fait, l'influence qu'a fur les mœurs & même fur l'économie publique, la cruauté que nous exerçons envers les animaux. Ce fujet intéreffant a dernièrement été traité dans un ouvrage allemand, & il feroit bien defirable que quelqu'écrivain français maintenant fe l'appropriât.

P. S. Une machine élevoit à Rome un obélifque d'un poids immenfe : fous peine de la vie, il étoit défendu de parler pendant qu'on la faifoit agir. *Jetez de l'eau fur les poulies !* s'écrie un individu ; la tenfion & le frottement des cordes alloit les enflammer : par cet avis, l'obélifque fut fauvé. — L'obélifque, c'eft la Liberté ; la machine qui l'élève, ce font les Patriotes ; l'individu qui parle au péril de fa vie, ce font ceux qui, au milieu des dangers & des crimes, n'ont ceffé de dire, en prêchant d'exemple : *Rabattez de l'exagération ; éloignez le feu des paffions ; fauvez la Liberté* : & ces hommes auffi périroient ! !

Non.... Puiffent nos efforts affeoir enfin la Liberté, cet objet actuel de tous les vœux, fur la feule bafe qu'il y ait, d'une durée éternelle ! Je l'offre telle que j'ai pu la préparer. J'ai préfenté les fentimens, les vues, les apperçus qui m'ont guidé ; maintenant, que d'autres la perfectionnent ; fur-tout qu'ils la faffent adopter : & je ferai content.

L'on aura obfervé que la déclaration de la Morale républicaine, ainfi que l'expofition qui la fuit & qui la développe, font divifées chacune, en trois titres d'un même nombre d'articles correfpondant & d'une étendue proportionnelle. Gravés en trois colonnes, ils feroient tableau. J'ai cru devoir m'aftreindre, autant qu'il m'a été poffible, à cette forme fymétrique, qui plaît à l'efprit autant qu'aux yeux.

PROJET DE LOI

Pour la promulgation de la Déclaration de la Morale républicaine, & pour lier les Cultes & les Opinions religieuſes au ſoutien de la République.

ARTICLE PREMIER.

Tout culte s'exercera publiquement : les citoyens qui voudront s'unir pour rendre leurs hommages à l'Éternel, de la manière qu'ils croient le devoir, pourront s'aſſembler, après s'être fait donner *acte*, à la municipalité du lieu, de leur ſoumiſſion aux lois de la République.

II.

La République, honorant la bonne foi, & voulant manifeſter ſes ſentimens envers le Premier-moteur de l'univers, fraterniſera avec toutes les réunions de citoyens qui l'honoreront par un culte particulier.

III.

La partie du pouvoir exécutif, qui ſera chargée de la ſurveillance de la Morale & de l'Inſtruction publiques, correſpondra avec ces réunions de citoyens, directement ou par ſes agens.

IV.

La République concédera dans chaque lieu, en anciennes égliſes ou autres bâtimens nationaux, ce qui s'y trouvera de plus convenable & qui ſera néceſſaire pour

tenir les assemblées des réunions de citoyens pour le culte & pour l'exercice de leurs droits.

V.

Dans les lieux où les citoyens auront à célébrer des cultes différens, la municipalité réglera entre eux les jours & les heures où ils jouiront alternativement du lieu consacré aux cultes à l'Éternel.

V I.

Tous les citoyens étrangers à la réunion qui célébrera dans ce lieu les exercices de son culte, n'y entreront qu'avec décence & respect; &, dans le cas contraire, ils seront traduits devant les magistrats, & punis comme perturbateurs du repos public.

V I I.

Les prêtres des divers cultes ne pourront remplir publiquement ni privément aucunes de leurs fonctions, qu'ils ne se soient conformés, pour eux-mêmes, à ce qui est prescrit dans l'article premier.

V I I I.

La déclaration des devoirs de l'Homme & du Citoyen sera promulguée.

I X.

Elle sera inscrite sur des tables, comme la déclaration des Droits & la Constitution.

X.

Ces tables seront placées dans tous les lieux d'assemblées publiques.

X I.

Aucune réunion de citoyens ne pourra s'assembler qu'en présence de ces tables de la loi.

X I I.

La République invite les prêtres constitutionnels à employer leur zèle à faire chérir la révolution, au sort de laquelle ils se sont attachés.

X I I I.

Elle exhorte les prêtres non assermentés à la paix & à l'union.

X I V.

Elle appelle sur son territoire tous les hommes de croyances diverses, qui sont ailleurs persécutés.

X V.

Elle invite tous les bons citoyens à se réunir & à s'entr'aider pour faire régner l'amour de la patrie, des lois, & des bonnes mœurs.

X V I.

Le gouvernement adressera à chaque réunion de citoyens pour l'exercice d'un culte, tout ce à quoi il voudra donner une grande publicité : la lecture s'en fera régulièrement & par simple invitation.

X V I I.

Il sera fait une enquête sur l'esprit public qui a républi-

canisé la France en 91 & 92. — Les hommes qu'un sentiment surnaturel suscita, à cette époque, pour animer le patriotisme par les seuls principes de la Morale & de l'Humanité, sont requis d'exercer de nouveau tout leur zèle.

XVIII.

Le comité & la commission d'instruction publique prendront la dénomination de comité & commission de Morale & d'Instruction publiques.

XIX.

La Convention voulant terminer la révolution par l'établissement de la Morale républicaine & de l'Instruction nécessaire à l'exercice de la liberté, charge de faire avancer ce dessein, ce comité pour la proposition des lois, & cette commission pour leur exécution.

XX.

La Censure-publique sera incessamment instituée : le tribunal national de Censure-publique, qui jugera en première instance les fonctionnaires dénoncés, succédera au tribunal révolutionnaire & à la commission militaire.

XXI.

La Représentation nationale enverra au tribunal national de Censure-publique, ses membres dont la conduite dénoncée aura été trouvée susceptible d'un plus mûr examen, par une commission de cinquante membres tirés au sort.

XXII.

La suspension de toute fonction, l'exil ou l'ostracisme,

ſeront les plus grandes peines que pourra porter ce tribunal, dans tous les cas où il n'y aura pas crime volontaire ou haute trahiſon.

XXIII.

Les crimes volontaires & la haute trahiſon ſeront renvoyés à d'autres tribunaux, pour y être jugés ſelon toute la rigueur des lois.

XXIV.

La Convention établira dans ſon ſein un comité *conſervateur*, chargé de preſſer fraternellement ſes membres, de conformer leur conduite a la Morale admiſe & déclarée par la République.

XXV.

Ce comité dénoncera à la Convention, par écrit & non à la tribune, ceux de ſes membres qui n'auroient itérativement eu aucun égard à ſes avis.

XXVI.

Il ſera fait une abjuration formelle du terroriſme : les membres de la Convention & tous les fonctionnaires publics la ſigneront ou ſeront deſtitués.

XXVII.

Il ſera établi à Verſailles une maiſon d'inſtruction, où les fonctionnaires qui auront fait des fautes ſeront envoyés en exil, & où ſeront enſeignés les principes & le développement de la République, par ceux de la juſtice & de l'humanité.

XXVIII.

Cette maiſon ſera ſous la direction d'un patriote connu pour avoir conſtamment, à toutes les époques de la révolution, travaillé à former l'eſprit public par ces principes, & pour s'être toujours prononcé contre ceux du terroriſme.

N. B. Voyez, dans les projets de lois que j'ai précédemment donnés, & dans mes divers Écrits, les développemens qu'on pourroit deſirer. — Voyez principalement, dans celui ſur les *Fêtes décadaires*, donné en *nivôſe* dernier, ce que j'ai propoſé pour la garantie des principes de la liberté & celle du gouvernement.

Maintenant (8 prairial) que les méchans ont fini de ſe démaſquer dans les événemens qui ont éclaté ce mois, qu'on ſépare enfin ceux qu'il n'eſt plus poſſible de faire coopérer au bien, & que la Convention mette après, dans ſon ſein, l'unité qu'elle deſire voir régner dans toute la République.

(Voyez une loi à porter pour éteindre toutes les *diſſentions* dans la République devant les ennemis de la patrie. — *Baſes fondamentales*, *&c.* Seconde édition.)

Ceux qui écrivent à ce moment ſur l'organiſation de la République, ne donnent point aſſez d'attention aux moyens d'aſſurer que les citoyens feront ce que les ſuppoſent les inſtitutions; c'eſt-à-dire, qu'en *jouiſſant* de leurs DROITS, en les exerçant dans leur plénitude, ils *rempliront* fidèlement leurs DEVOIRS.

C'eſt bien là cependant une choſe eſſentielle pour le ſuccès de la meilleure conſtitution. Comment eſt elle ſi négligée, qu'on ne prend ſeulement pas la peine d'en faire mention?

TABLE
DES MATIÈRES.

Fin de la table des matières.

AVIS.

On *trouve chez* Maret, *libraire au jardin de l'Egalité, les divers Écrits que F. Lanthenas a donnés à la Convention, depuis le commencement de la session. Il recommande aux* Amis *de la Liberté ce qu'il a publié depuis le 9 thermidor*, *Sur les moyens de lever les obstacles intérieurs à l'établissement de la République.*

313